

Introduction à la lecture ethno-critique en 3e

Jean-Marie Privat

► **To cite this version:**

Jean-Marie Privat. Introduction à la lecture ethno-critique en 3e. Pratiques : linguistique, littérature, didactique, Centre de recherche sur les médiations (Crem) - Université de Lorraine 1997, 95, pp.53-95. 10.3406/prati.1997.1813 . hal-03180250

HAL Id: hal-03180250

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-03180250>

Submitted on 24 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction à la lecture ethno-critique en 3e

Jean-Marie Privat

Résumé

Le travail consiste à construire avec une classe de 3e une lecture ethno-critique de Boule de Suif de Maupassant, d'un extrait du Gargantua de Rabelais et d'un album de littérature pour la jeunesse. L'article, qui s'interroge avant tout sur les problèmes didactiques que rencontre une telle démarche d'apprentissage, montre qu'une lecture heuristique est possible dès le collège.

Citer ce document / Cite this document :

Privat Jean-Marie. Introduction à la lecture ethno-critique en 3e. In: Pratiques : linguistique, littérature, didactique, n°95, 1997. La lecture littéraire 3e / 2e. pp. 53-95;

doi : <https://doi.org/10.3406/prati.1997.1813>

https://www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_1997_num_95_1_1813

Fichier pdf généré le 17/01/2019

INTRODUCTION À LA LECTURE ETHNO-CRITIQUE EN 3^e

Jean-Marie PRIVAT

C'est bien de chercher
Julie, élève de 3^e

« Impliquer l'élève dans l'activité de lecture » et l'habituer à chercher dans un texte « des prises pour en percevoir le fonctionnement et la portée » font officiellement partie des principes fondamentaux qui doivent permettre de « susciter chez tous les élèves le goût pour les textes littéraires et leur ménager ainsi les meilleures chances d'une curiosité et d'un intérêt durables pour la littérature » (1). Qui ne souscrirait à ces nobles objectifs culturels et à ces sages principes didactiques ?

Dans la pratique, il semble toutefois que l'enseignement de la littérature au collège se limite trop souvent à des approches traditionnelles à dominante psychologique (qui négligent la textualité), parfois modernistes à dominante formelle (qui euphémisent le référent).

La fiche suivante (réellement utilisée dans les classes) donne sans doute une idée assez représentative des modalités dominantes du questionnement habituel du texte littéraire en 3^e.

Boule de Suif

A – Situation initiale

- 1 – l'armée française en déroute
- 2 – calme – attente angoissée
- 3 – arrivée des Prussiens
- 4 – l'occupation : réaction des habitants.

(1) M.E.N., *Français, Langues anciennes, classes des collèges, 6^e, 5^e, 4^e, 3^e*. Horaires / Objectifs / Programmes / Instructions, Paris, CNDP, 1995, pp. 59-60 et p. 71 ; M.E.N., *Français, classes de seconde, première et terminale*. Horaires / Objectifs / Programmes / Instructions, Paris, CNDP, 1992, p. 45.

Questions

a – Comparez les deux armées en vous appuyant sur l'étude du vocabulaire.

b – Quelles sont les différentes réactions des habitants de Rouen ?

B – Présentation des personnages

Questions

a – Faites un tableau pour présenter les personnages (nom, condition sociale, métier, physique, psychologie).

b – Quelle est l'attitude des voyageurs à l'égard de Boule de Suif ?

C – Le repas dans la diligence

Questions

a – Etudiez comment les voyageurs se mettent progressivement à consommer les provisions de Boule de Suif.

b – Comment se comportent-ils avec elle ?

c – Quelle a été l'attitude de Boule de Suif à l'arrivée des Prussiens à Rouen ?

D – La peur des voyageurs de la diligence et le sacrifice de Boule de Suif

Questions

a – Distinguez les différentes parties de cet épisode décisif et donnez-leur un titre.

b – Combien de temps les voyageurs doivent-ils séjourner dans l'Hôtel de Commerce ? Notez tous les indicateurs de temps que vous trouvez.

c – Analysez les stratégies des voyageurs pour convaincre Boule de Suif de se « sacrifier ».

d – Relevez et expliquez des métaphores.

e – Expliquez les « exemples » qui sont donnés à Boule de Suif.

E – Dénouement - Situation finale

a – Comment se comportent les voyageurs ?

b – Expliquez l'idée suivante : on assiste à un retour à l'ordre.

Cette lecture n'est ni construite (pas de comparaison de la situation initiale et de la situation finale par exemple) ni orientée (les questions se succèdent sans lien apparent entre elles). Le questionnement vise soit à une vérification ponctuelle et factuelle de la compréhension des contenus de la fiction soit à une explicitation formelle des choix d'écriture sans forcément grande aide méthodologique et théorique (l'analyse des stratégies argumentatives par exemple suppose un réel apprentissage et un questionnement spécifique).

Certes, les élèves explorent des pans du récit mais sans « boussole » qui pourrait les guider dans leur exploration ; aussi peut-on avancer que dans certains cas, littéralement, ils ne savent pas ce qu'ils font.

Il nous semble au contraire qu'on peut dès la 3^e amener les élèves à développer un comportement de lecteur apprenti-expert qui a le choix entre diverses

logiques de lecture pour comprendre et interpréter un texte (2). Ici, c'est à une lecture ethno-critique et donc à une certaine posture savante de lecteur, assumée et construite comme telle, que les élèves sont confrontés (3).

La première hypothèse didactique qui préside à ce travail est donc que des élèves de 3^e sont capables d'entrer dans une lecture cultivée autre que vaguement impressionniste (faite de connivence lettrée), sommairement psychologisante (faite de considérations rudimentaires) ou sèchement technicienne (faite de remarques stylistiques ou linguistiques éparses).

La seconde hypothèse didactique est que, sous la conduite de l'enseignant et en s'appuyant sur un dossier documentaire, les élèves peuvent être impliqués

(2) Sur les problèmes théorico-didactiques liés à l'interprétation, voir Y. Reuter, « Comprendre, interpréter, expliquer des textes en situation scolaire », *Pratiques*, n°76, décembre 1992, pp. 7-25.

(3) Situation rapide de l'ethno-critique dans le champ théorique et bibliographique. L'ethno-critique s'attache à suivre l'appropriation de traits ou de sous-systèmes culturels contemporains de l'œuvre (souvent « populaires »), divers et parfois inattendus, que le texte savant tisse et métisse (On nous permettra de renvoyer à J.-M. Privat, *Bovary/Charivari, essai d'ethno-critique*, Paris, CNRS Littérature, CNRS Editions, 1994 et à J.-M. Privat, « Les rats de la Saint-Jean. Une lecture ethno-critique d'Angèle », *Pratiques*, n°76, 1992 ; pour une approche très voisine voir dans l'ouvrage de Y. Verdier, *Coutume et destin, Thomas Hardy et autres essais*, précédé de *Du rite au roman* par Cl. Fabre-Vassas et D. Fabre, Paris, NRF, Bibliothèque des sciences humaines, Editions Gallimard, 1995, pp. 39-168).

L'hypothèse essentielle est qu'en matière de production culturelle il n'y a pas véritablement solution de continuité (culture dominante vs culture dominée par exemple) mais au contraire échanges permanents et interactions complexes, circulations de traits culturels que les artistes ou les écrivains s'approprient et réinterprètent en fonction de projets créateurs spécifiques. L'espace symbolique est traversé de tensions et d'oppositions qui le constituent (et le constituent en tant qu'enjeu). C'est donc prendre en compte, pour les appliquer à la littérature, les phénomènes dynamiques et conflictuels d'entrecroisements culturels, de réinterprétations productives (et de résistances lectorales...). On voit que cette hypothèse contredit tout à la fois l'hypothèse « aristocratique » – la culture populaire ne serait qu'une forme dégradée de la culture des élites – et l'hypothèse « romantique » – tout viendrait du Peuple.

Autrement dit, l'ethno-critique considère que « la culture d'élite elle-même est constituée, pour une large part, par un travail opéré sur des matériaux qui ne lui sont pas propres. C'est même un jeu subtil d'appropriation, de réemplois, de détournements qui fonde, par exemple, les relations entre Rabelais et la culture populaire de la place » (M. Bakhtine, *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Bibliothèque des idées, nrf, trad. française, Paris, Gallimard, 1970 (rééd. en coll. TEL) ou entre les frères Perrault et la littérature orale (M. Soriano, *Les contes de Perrault. Culture savante et traditions populaires*, Paris, Bibliothèque des idées, nrf, Gallimard, 1968 (rééd. en coll. TEL)). Le rapport ainsi instauré entre la culture d'élite et ce qui n'est pas elle concerne aussi bien les formes que les contenus, les codes d'expression que les systèmes de représentations [...] » (R. Chartier, « Histoire intellectuelle et histoire des mentalités. Trajectoires et questions », *Revue de synthèse*, III^e s., n°s 111-112, juillet-décembre 1983, pp. 277-307).

Cette « position » théorique reçoit sa formulation ethno-sociologique la plus explicite dans le travail de Cl. Grignon et J.-Cl. Passeron :

« Le choix n'est pas entre d'une part la théorie qui place la culture populaire à l'origine de toute création culturelle, dont les productions savantes ne seraient jamais que de ré-élaborations structurales ou de re-définitions fonctionnelles, et d'autre part la théorie pour laquelle toutes les formes de la culture et de l'idéologie circuleraient, comme par gravité, du haut vers le bas, des hauts-lieux vers les bas-fonds : pour rendre compte de la complexité des échanges, il faut les resituer dans un espace de la circulation symbolique [...] irréversiblement polarisé par le rapport de domination.

L'asymétrie des échanges symboliques ne se voit jamais autant que dans le privilège de symétrie dont disposent les dominants, qui peuvent à la fois puiser dans l'indignité culturelle des pratiques dominées le sentiment de leur propre dignité et dignifier en daignant les emprunter les pratiques indignes, redoublant ainsi, par l'exercice de ce pouvoir de réhabilitation, la certitude de leur légitimité. Pour dire les choses plus crûment, il n'y a pas lieu de décrire comme regard fasciné par la valeur ou la beauté de la culture populaire ce qui n'est jamais chez les dominants que l'exercice d'un droit de cuissage symbolique » (Cl. Grignon, J.-Cl. Passeron, *Le Savant et le populaire, misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Hautes Etudes, Gallimard, Le Seuil, 1989, p. 66.).

Une des principales difficultés est d'éviter la tentation historienne qui tend à traiter le texte avant tout comme un document plus ou moins expressif sur les mœurs d'une société ou la pente philologique qui vise seulement à restituer à la claire conscience du lecteur des fragments que le temps a rendus obscurs ou au contraire d'une illusoire transparence. Dans l'un et l'autre cas, cette lecture « ethnologiste » laisse échapper tout ce que le récit doit à la réinterprétation que son auteur fait subir aux éléments primaires.

Il s'agit donc d'abord de reconnaître les éléments ethno-culturels qui entrent dans l'écriture du roman pour mieux connaître ensuite comment ils reçoivent « un nouveau sens de leur insertion dans le système de relations constitutif de l'œuvre » (P. Bourdieu, « Lecture, lecteurs, lettrés, littérature », *Choses dites*, éd. de Minuit, Paris, 1987, p. 141). C'est du moins à cette transposition de sens et aux effets de sens qui en découlent que s'intéresse prioritairement la lecture littéraire dite ethno-critique.

dans la construction d'un modèle de lecture, ce modèle construit étant en relation avec une théorie interprétative qui guide la prise de données.

Travailler à construire cette posture vise donc à habituer les futurs élèves de seconde à considérer les textes comme des objets de connaissance et la lecture comme une opération intellectuellement mais aussi culturellement réglée.

Ainsi, c'est à une conception heuristique de la lecture que ce travail renvoie. Il ne s'agit pas de dénier tout intérêt aux interactions personnelles du lecteur avec le texte, de lui refuser toute liberté interprétative. Il est question, en élaborant telle ou telle grille de lecture, d'initier les élèves à des démarches de lecture, à des savoirs spécialisés et à des métalangages susceptibles d'éduquer leur regard de lecteur. Il nous semble en effet regrettable que « l'interprétation littéraire-scolaire » ne soit jamais intégralement prise dans un courant interprétatif des sciences humaines sous le double prétexte que les élèves auraient des difficultés insurmontables à maîtriser cette compétence et d'autre part que ce serait « réduire » le texte que de lui appliquer des grilles « pré-construites » (4).

S'il est vrai qu'une interprétation « fonctionne comme réponse à des questions qui renvoient à une position sur les textes et leur rapport au monde », sans trop schématiser, on peut dire que l'interprétation ethno-critique postule une relation entre le texte et le « réel », « réel » construit au travers de traits culturels populaires et folklorico-rituels (5).

Précisons encore que dans la séquence dont nous rendons compte, nous nous sommes certes borné à une introduction à la lecture ethno-critique mais en veillant à proposer des textes suffisamment différents (différences d'époque, de genre, de statuts culturels, etc.) pour faciliter la transférabilité de l'approche et pour éviter de réifier le modèle et son application mécaniste.

Soulignons enfin que du point de vue des enjeux purement scolaires, l'objectif dominant de cette propédeutique à une lecture ethno-critique est de « développer la capacité à comprendre et à manipuler des concepts afin que les élèves [...] répondent de façon positive aux exigences d'exercices du second cycle tels que le commentaire ou l'essai littéraire » (6).

* * *

Le travail s'est déroulé dans une classe de 3^e d'un collège ordinaire de la banlieue d'une ville de province (7). Les quelques séances dont nous donnons le compte rendu avaient pour objet d'observer l'intérêt possible des élèves pour

(4) Y. Reuter, *op. cit.*, p. 24. L'auteur de l'article fait remarquer à juste titre qu'on ne voit pas bien comment des grilles qui ne seraient pas « pré-construites » pourraient : a. exister, b. faire l'objet d'un enseignement-apprentissage, c. être transférables.

Dans le présent numéro de *Pratiques*, se reporter à l'article de J.-L. Dufays qui explique qu'en « faisant découvrir les spécificités et les exigences des différentes grilles de lecture externe, on introduit les élèves aux différentes disciplines des sciences humaines, ce qui constitue un enjeu culturel de première importance ».

(5) Sur une approche voisine qui vise à établir une sorte de « connivence culturelle » en reconstituant « la trame culturelle que l'auteur suppose partager avec son lecteur implicite », à « concrétiser » une lecture en faisant « apparaître en clair les références à divers ensembles ou systèmes culturels rendant possible la compréhension de l'œuvre et, au-delà, les divers styles de lecture que nous en avons », voir H. Béhar, « L'analyse culturelle des textes », *L'histoire littéraire aujourd'hui*, sous la dir. d'H. Béhar et R. Fayolle, Paris, A. Colin, 1990, pp. 151-161.

(6) A. Petitjean, « Pour une didactique de la littérature », *Perspectives didactiques en français*, Actes du colloque de Cerisy, Metz, collection Didactique des textes, 1990, pp. 121-122.

(7) Les orientations scolaires dans cette classe se répartissent ainsi : 9 élèves en B.E.P., 2 en apprentissage et 12 en seconde.

cette approche, de prendre acte de leurs éventuelles réussites dans l'appropriation de la démarche et de situer les probables difficultés rencontrées.

La séquence globale se décompose en trois sous-séquences : la lecture ethno-critique de *Boule de suif* de Maupassant, celle d'un extrait du *Gargantua* de Rabelais, celle enfin d'un album pour enfants intitulé *Le trône*. Ce travail sur une nouvelle réaliste du XIX^es., poursuivi par l'étude d'un fragment d'un auteur du XVI^es. et clôt par la réflexion sur une œuvre contemporaine de la littérature de jeunesse doit permettre d'observer dans quelle mesure s'opèrent des appropriations de savoirs et de savoir-faire, des transferts et des affinements d'apprentissage.

I. CONSTRUIRE UNE LECTURE ETHNO-CRITIQUE DE *BOULE DE SUIF*

I.1. L'hypothèse carnavalesque : une démarche heuristique

Il est proposé aux élèves d'interroger d'abord le titre de la nouvelle, titre dont la lisibilité n'est pas immédiate.

Un premier travail consiste à extraire du paratexte un savoir micro-historique, à la limite de l'anecdote, qui apprend au lecteur érudit que « Boule de suif » était le surnom d'une certaine Adrienne Legay, fille galante de Rouen, donnée pour modèle du personnage (8).

Cette information conduit à une lecture platement référentielle dont on peut douter du rendement interprétatif.

Un second travail consiste alors à consulter les dictionnaires pour cerner l'acception lexicographique du titre. Le « suif » est généralement défini comme de la « graisse animale » que l'on utilise spécialement à l'état fondu (« chandelle de suif ») ; dans son acception péjorative le terme signifie « graisse humaine » et le dictionnaire *Le Petit Robert* donne le titre de la nouvelle de Maupassant en exemple. Le titre est donc synonyme de « boule de graisse », surnom dévalorisant attribué au personnage principal du texte.

Un rapide feuilletage collectif de la nouvelle conduit à retrouver cette description de l'héroïne : « Petite, ronde de partout, grasse à lard, avec des doigts bouffis [...], une gorge énorme qui saillait sous sa robe [...] ». Cette mise en relation tautologique, dont la plupart des élèves semble se satisfaire, limite l'interprétation (titre = fragment de texte = titre) et renforce le bouclage circulaire et métonymique du sens.

Mais comment rendre compatible cet autre élément de la description de l'héroïne – « elle restait cependant appétissante et courue, tant sa fraîcheur faisait plaisir à voir » – avec le sens dépréciatif de « suif », « mauvaise graisse » ? Certes, en tant que prostituée, Boule de Suif est « mauvaise » du point de vue de la morale dominante (9) mais une première lecture complète de la nouvelle fait apparaître que du point de vue du narrateur l'héroïne est sans doute la meilleure...

(8) G. de Maupassant, *Boule de suif et autres récits de guerre*, Paris, Presses-Pocket, 1991, p. 38.

(9) Le *Littre* indique comme péjoratif et populaire l'expression « donner un suif » pour « réprimander » et les expressions argotiques « il y a du suif » ou « chercher du suif à quelqu'un » signifient qu'on cherche la bagarre.

Une troisième hypothèse est alors proposée par l'enseignant pour dépasser une approche contextuelle réductrice et aller au-delà d'une lecture éthique qui rend mal compte du système de valeurs du texte ; cette lecture est à construire à partir d'une documentation que fournit le maître et qui met les élèves en contact avec un savoir savant sur les rites de carnaval.

Il s'agit de lire un article de Pierre Saintyves, un folkloriste du début du siècle, qui explique entre autres que « les personnifications des jours gras » sont nombreuses et portent des noms « significatifs » comme « Mardi-Gras, Boule de Suif, Saint Pançard » (10) (voir en annexe le *Dossier documentaire pour les élèves*).

Si le titre « Boule de Suif » est synonyme populaire de « carnaval », l'hypothèse carnavalesque s'impose alors pour lire la nouvelle toute entière dans la mesure où tout titre programme une lecture, est « déjà une interprétation » (11), scelle le « pacte de lecture » (12).

Avant de se lancer dans la lecture du texte de Maupassant, il est réaliste d'assurer la transparence sémantique du contrat narratif. Deux sources d'information, complémentaires, s'offrent alors : la culture des élèves sur le sujet et le recours à une documentation spécialisée.

Le professeur sollicite donc d'abord les savoirs, les représentations voire les pratiques (13) des élèves sur le thème dégagé. La classe est beaucoup moins ignorante qu'on pouvait le supposer. A la question « Le carnaval me fait penser à... », le remue-méninge avec les élèves fournit les principaux items suivants : costumes, masques (drôles ou inquiétants), Halloween, Allemagne, Rio, Nice, Munich, bière, manger, festoyer, crêpes, déguisements, mannequins, faire la fête dans les rues, chars, clowns, faire rire, on s'embrasse, on est content, déguisements, tout est permis, noircir le visage des gens, chansons, joie, bonheur, crécelle.

On observe que des traits importants et caractéristiques de carnaval sont relevés mais dans un joyeux désordre qui témoigne d'une conscience plus folklorisée qu'ethnologique de ce qu'est la culture de carnaval. Aussi des mises au point s'imposent-elles, par exemple sur la notion de cycle calendaire (carnaval / carême), de séquence rituelle (élection du roi ou de la reine de Carnaval, transgressions, jugement, sacrifice, expulsion), de dynamique contre-culturelle (monde à l'envers).

Il faut donc à la fois élargir et préciser son information. L'enseignant, en collaboration avec le documentaliste du CDI, demande alors de constituer une bibliographie sélective sur le sujet et de lire la documentation adaptée aux jeunes lecteurs (voir le *Dossier documentaire pour l'enseignant* et le *Dossier documentaire pour les élèves* en annexes) (14).

(10) P. Saintyves, « Les rondes et quêtes du carnaval », *Revue des Traditions Populaires*, tome XXXIV, n°2, mars-avril 1919, p. 131. On peut également se reporter, pour recueillir le même type d'information, à l'ouvrage classique d'A. Van Gennep, *Manuel de folklore français contemporain*, tome premier, III, cérémonies périodiques cycliques (Carnaval-Carême-Pâques), Paris, Picard, 1947, p. 964 et p. 971.

(11) U. Eco, *Apostille au Nom de la Rose*, Paris, Grasset, collection Biblio-essais, Le Livre de poche, 1985, p. 7.

(12) J.-Cl. Passeron, « Le Pacte de lecture », *Les actes de lecture*, n°17, mars 1987, pp. 55-79.

(13) Le renouveau actuel des carnivals constitue une source précieuse d'information et de confrontation d'expériences.

(14) Le meilleur document de référence (et le plus accessible dans le commerce) est l'ouvrage de D. Fabre, *Carnaval ou la fête à l'envers*, Paris, Découvertes Gallimard, Traditions, n° 135, 1992 (nombreuses illustrations et bibliographie).

Les élèves se reporteront avec intérêt et profit au très bel ouvrage de B. de Villaines et G. d'Andlau, *Carnavals en France, hier et aujourd'hui*, Paris, Fleurus/Idees, 1996 (historique des rites carnavalesques et explications

I.2. L'univers de carnaval : du dossier de lecture au modèle explicatif

La recherche documentaire permet d'élaborer avec les élèves un dossier de lecture (15) et de dégager progressivement sept traits constitutifs du cérémonial carnavalesque que nous résumons ainsi (16) :

1 – déguisements et mascarades

Se déguiser et porter un masque est une attitude carnavalesque élémentaire qui vise à construire un autre rapport à soi et au monde. Pendant Carnaval, « je » est un autre, au sens propre et au sens figuré.

2 – défilés et cortèges

La pratique du carnaval est une pratique socialisée et collective. Les rites principaux s'accomplissent en extérieur, sur la place publique, selon des regroupements mobiles et ordonnés de participants.

3 – quêtes, excès alimentaires et licence sexuelle

La morale carnavalesque impose de boire et de manger en abondance. Les quêtes doivent y pourvoir.

On sait que les boissons rituelles sont alcoolisées et les mets gras. On sait aussi que carnaval est une période de liberté voire de transgression sexuelle (17). Carême se définit a contrario comme une période de jeûne et d'abstinence.

4 – lutte et violence

Carnaval ne se conçoit pas sans Carême : c'est le combat du gras contre le maigre, la lutte de la liberté contre la contrainte normative, le conflit de la (ré-)jouissance et de la morale répressive. La violence est physique (de l'agression ritualisée aux confettis ludiques) ou symbolique (sous le couvert du masque, on chine le voisin cocu ou le commerçant voleur).

5 – le monde à l'envers

L'inversion des rôles est systématique. C'est la figure de base du carnaval :

ethnologiques de leurs symboles, nombreux exemples illustrés et commentés de carnivals français, ceux de Bailleul ou de Pézenas, de Cournonterral ou de Solesmes, de Limoux ou de Dunkerque, de Nantes ou de Granville, etc.).

Pour une approche plus rapide, voir les publications expressément destinées aux publics scolaires et notamment « Le Carnaval », *Textes et Documents pour la classe* n°218 du 15-2-1979 et « Vive le Carnaval », *TDC*, supplément du n°337 du 8-2-1984.

On ne saurait négliger les innombrables publications locales ou régionales (ouvrages et revues) qui consacrent des monographies plus ou moins rapides aux carnivals locaux.

Pour une vue d'ensemble sur la culture festive populaire, voir Y. de Sike, *Fêtes et croyances populaires en Europe*, Au fil des saisons, Paris, Bordas, 1994.

Se reporter enfin, pour une approche historique des valeurs et représentations dominantes des carnivals du XIX^es. aux articles « Carême », « Carême-Prenant » et « Carnaval » de *La Grande Encyclopédie* et du *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse.

- (15) Sur des gammes d'activités pour fabriquer un dossier et les intérêts didactiques liés aux différents types de dossier, voir les articles de C. Schnedecker, *Pratiques*, n°79, 1993.
- (16) Pour une description des différentes phases de carnaval, se reporter par exemple à A. Van Gennep, *Manuel de folklore français contemporain*, tome premier, III, cérémonies périodiques cycliques, Paris, Picard, 1947, pp. 868-1149. Les italianophones pourront se reporter avec profit à l'article de G. Sanga, « Personna libido », *La Ricerca folklorica, Interpretazioni del carnevale*, 6, pp. 5-20.
- (17) C'est « le triomphe du "bas" corporel et matériel » dont parle Bakhtine, *L'Oeuvre de François Rabelais...*, pp. 366-432.

les hommes se déguisent en femmes, les femmes en hommes, les riches en pauvres, les pauvres en riches, les vieux en jeunes, les jeunes en vieux, etc. L'inversion des pôles est non moins fréquente : le haut permute avec le bas, le devant avec le derrière, etc.

6 – rires, jeux et amusements

Carnaval est un moment de gratuité ludique, de gaspillage rituel et de rires libérateurs (18).

7 – jugement, sacrifice et expulsion

La fête doit finir. Le « roi » est voué à être détrôné, accusé de tous les péchés et de tous les excès (mangeur, buveur, menteur, jouisseur, etc.). Il est jugé coupable d'avoir entraîné le groupe dans la transgression des normes culturelles : il est condamné à disparaître (noyé, brûlé, chassé).

* * *

Ce sont les équivalents textuels et sémantiques de ces traits caractéristiques que les élèves ont à reconstruire à partir du texte, à « lire » dans la nouvelle. Cette lecture « ethnologique » peut s'organiser de la façon suivante : la classe est divisée en sept groupes et chaque groupe prend en charge la lecture sélective d'un seul item.

1 – Nous ne nous attarderons pas sur ce premier item dans la mesure où les élèves éprouvent assez peu de difficultés à relever les quelques passages descriptifs qui évoquent un « déguisement », au sens littéral du terme (« On se voyait mal dans l'obscurité, l'entassement des lourds vêtements d'hiver faisait ressembler tous ces corps à des curés obèses avec leurs longues soutanes » ou encore « les autres formes indécises et voilées prirent place sans échanger une parole » (19)). On peut considérer aussi que certains traits physiques des personnages participent de leur carnavalisation, comme la description de ce M. Loiseau qui, « de taille exiguë », présente « un ventre en ballon surmonté d'une face rougeaude entre deux favoris grisonnants » (20).

Par contre, les jeunes lecteurs ne voient pas spontanément que les personnages portent aussi un « masque » au sens figuré du terme. Il suffit cependant de signaler la possibilité d'une telle interprétation pour que la classe comprenne que les personnages qui symbolisent la vertu bourgeoise ou la piété religieuse se révéleront jouisseurs égoïstes et hypocrites au fil du texte. Les masques tomberont : la respectabilité, le courage et le sens civique ne sont pas la propriété de qui on pense.

2 – Dans un article paru dans le *Gil Blas* en mars 1886, Maupassant méditant sur le Carnaval de Nice, parlait de cet « interminable défilé des laids, des grotesques, des vilains bonshommes rouges, empanachés, endimanchés, ven-

(18) On connaît l'interprétation bakhtinienne du comique carnavalesque, du moins pour ce qui concerne l'époque médiévale : « L'homme du Moyen-Age avait deux vies : l'une officielle, monolithiquement sérieuse et morne, soumise à un ordre hiérarchique rigide, pénétré de dogmatisme, de crainte, de vénération, de piété, et l'autre, de carnaval et de place publique, libre, pleine de rire ambivalent, de sacrilèges, de profanations, d'avilissements, d'inconvenances, de contacts familiers avec tout et avec tous. Ces deux vies étaient parfaitement licites mais séparées par des limites temporelles strictes » (M. Bakhtine, *La poétique... op. cit.*, p. 178).

(19) G. de Maupassant, *op. cit.*, p. 32 et p. 34.

(20) *Id.*, *ibid.*, p. 35.

trus ou étiques, des vilaines bonnes femmes communes et mal fagotées, avec, de temps en temps une petite femme blonde et jolie » (21).

La nouvelle s'ouvre par le spectacle du défilé des « lambeaux d'armée en déroute » et se continue par la peinture de personnages qui composent une « petite société » (22) grotesque qui défile sous les yeux du lecteur.

3 – Carnaval est une période rituelle de débauche alimentaire et de licence dans les mœurs. Loin du rigorisme affiché et de l'ascétisme de façade, le texte va prendre une dimension carnavalesque en décrivant les excès de bouche et les pulsions libidinales des compagnons de Boule de Suif. Les élèves relèvent les très nombreux exemples du plaisir que les personnages prennent à manger et à boire d'abondance tout au long du récit, une fois le spectre de carême éloigné (« les messieurs coururent aux provisions dans les fermes au bord du chemin, mais ils n'y trouvèrent pas même du pain », « c'est dur de jeûner », « c'est la faim, pas autre chose ») et la quête de nourriture auprès de Boule de Suif-Carnaval décidée.

Toutes ces bonnes choses « goulûment dévorées » (23) sont le signe d'une atmosphère festive qui culmine dans le fantasme d'une transgression carnavalesque des interdits : « manger le plus gras des voyageurs » (24) !

Bien manger et bien boire débrident les mœurs et bientôt un climat de licence sexuelle s'installe dans l'auberge de M. et Mme Follenvie (*sic* !)... La présentation des couples avait d'ailleurs déjà laissé entendre à demi-mot le rôle de la sexualité. De toute façon, il est clair que le sacrifice sexuel de Boule de Suif est au cœur même de l'intrigue.

4 – Le combat de Carnaval et de Carême est une lutte rituelle traditionnelle (25) qui oppose les valeurs quadragésimales aux valeurs carnavalesques. Boule de suif va donc devoir affronter moins l'ennemi prussien en un sens que « la société rentée, sereine et forte, des honnêtes gens autorisés qui ont de la Religion et des Principes » (26).

5 – Comme le dit expressément le texte de la nouvelle, « l'ordre établi des choses est renversé » (27). L'armée française n'a plus rien d'une armée et les soldats, ex-marchands de suif pour certains, vêtus comme des carnavales, sont comme ces carnavales que l'on condamne au soir du Mardi Gras, « gens de sac et de corde, pillards et débauchés » (28). Mais le monde est surtout mis sens dessus dessous avec cette prostituée qui fait preuve, tout au long, de la foi la plus sincère et de la plus « grande dignité » (29), à l'inverse de ses compagnons

(21) G. de Maupassant, « A propos de rien », *Chroniques*, 3, éd. établie par H. Juin, Paris, 10/18, séries « Fins de siècles », 1980, pp. 233-234.

(22) G. de Maupassant, *Boule de Suif*, *op. cit.*, p. 59.

(23) *Id.*, *ibid.*, p. 73.

(24) *Id.*, *ibid.*, p. 41. Le relevé de ce souhait cannibalique serait particulièrement décisif dans une autre lecture, de type psychanalytique, dans la mesure où l'identification (au sens analytique du terme), ambivalente dès le début, « se comporte comme un produit [...] de la phase orale de l'organisation de la libido, de la phase pendant laquelle on s'incorporait l'objet désiré et apprécié en le mangeant, c'est-à-dire en le supprimant. On sait que le cannibale en est resté à cette phase : il mange volontiers ces ennemis et il ne mange que ceux qu'il aime » (S. Freud, *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1975, p. 127).

Dans une perspective didactique, l'enseignant peut au cours d'une série de travaux de lecture, faire varier les concepts issus de théories différentes (structurale, psychanalytique, ethno-critique...) et/ou montrer à l'élève qu'en effet, selon la théorie utilisée, il ne thématise pas de façon identique un même texte.

Voir aussi la contribution, dans le présent numéro de *Pratiques*, de J.-L. Dufays, « Lire au pluriel ».

(25) On pense à *La Bataille de Karesme et Charnage*, fabliau du XIII^es., qui oppose dans une gigantesque et interminable bataille allégorique, les aliments de Carême et ceux du Carnaval, parodie des combats de chevalerie ou encore au célèbre tableau de Brueghel *Le combat de Carnaval et de Carême*, par exemple.

(26) G. de Maupassant, *Boule de Suif*, p. 37.

(27) *Id.*, *ibid.*, p. 30.

(28) *Id.*, *ibid.*, p. 28.

(29) *Id.*, *ibid.*, p. 45.

de route. Comme l'expose un groupe d'élèves, « ces femmes jouent un double jeu : devant leurs maris, ce sont des saintes, fidèles et patriotes mais derrière leurs dos, ce sont des infidèles, des coquines. La patriote, c'est Boule de Suif ».

6 – Carnaval baigne dans une atmosphère de franche bonne humeur (« gaieté formidable », « ces dames s'amusaient comme des folles », d'autres « pleuraient à force de rire » (30), un autre encore « se comprimait le ventre à deux mains » (31), etc.), parfois mêlée d'ironie et de satire (« Loiseau vole » ; « le mot lui-même [...] avait fait rire pendant un mois toutes les mâchoires de la province » (32)).

7 – Au terme d'une parodie de jugement, le destin de tout Carnaval est d'être chassé ou de mourir. Le but du rite carnavalesque est en effet l'expulsion du mal, du péché comme du mal social.

Quand l'attente dans l'auberge devient insupportable à la « petite société », le comte évoque, le premier, l'éventualité d'un « sacrifice » et à table il est encore question du « perpétuel sacrifice » que la femme doit faire de sa personne. Boule de suif ne rejoint pas « la société » proxénète et dans la soirée le sacrifice est consommé. Les valeurs de Carême ont vaincu au terme d'un hypocrite « triomphe » et d'un jugement pharisien : le lendemain, Boule de Suif sera isolée et rejetée de la communauté où chacun a repris son rôle. L'héroïne est condamnée au jeûne et au « silence ». Elle pleure, longtemps, sur sa propre mort, dans les ténèbres.

Ce final correspond très exactement au dramatique scénario du tribunal carnavalesque : après avoir été le héros de la fête (c'est grâce à Carnaval qu'on libère rituellement et collectivement ses pulsions), on a beau jeu d'accuser Carnaval d'avoir été « goinfre et paillard » ; on le charge aussi de « tous les péchés commis par la communauté [...] ». On l'accuse de « tous les crimes, de tous les malheurs, de tous les scandales, comme un bouc émissaire de tous les péchés » ; on lui fait grief « d'avoir débauché tout le village » par exemple et chargé des péchés commis en son nom, on l'avertit que le moment est venu « d'expié sa mauvaise conduite ». « Il est invariablement condamné à être supplicié [...] » (33) avec cette brutalité « inconsciente et féroce » (34) dont parle Maupassant sans que personne ne l'ait défendu : « ces gredins honnêtes l'avaient sacrifiée d'abord, rejetée ensuite, comme une chose malpropre et inutile » (35).

* * *

Chaque groupe expose à la classe le résultat de sa lecture, plus ou moins riche, plus ou moins pertinente. Les problèmes les plus fréquents sont à reporter essentiellement à la psychologisation moralisatrice du comportement des personnages et aux problèmes de surinterprétation.

La difficulté pour les jeunes lecteurs est moins de s'approprier le code textuel au travers du code ethnologique que de se tenir à cette ethno-lecture. L'esthétique réaliste de la nouvelle tend en effet à effacer de la perception du lecteur les choix narratifs et les processus de mise en discours ; or, cette apparente

(30) *Id., ibid.*, p. 69.

(31) *Id., ibid.*, p. 70.

(32) *Id., ibid.*, p. 35.

(33) A. Van Gennep, *op. cit.*, Jugement et condamnation à mort, pp. 978-984.

(34) G. de Maupassant, *Boule de Suif...*, p. 30.

(35) *Id., ibid.*, p. 73.

transparence discursive de la fiction facilite les lectures éthico-pratiques dans lesquelles les axiologies ordinaires se donnent libre cours : « Les traîtres qui ont sacrifié Boule de Suif sont ingrats. Elle réagit d'ailleurs très mal », commente une lectrice.

Inversement, par excès d'ingéniosité interprétative, tout devient « masque », tout devient « lutte », par exemple. Il convient de rappeler alors que le critère de pertinence ou de validation auquel on se réfère est celui de la « culture de carnaval » et que la nouvelle s'articule sur ce contexte spécifique pour construire son propre univers diégétique dont notre lecture essaie de rendre compte (36).

Un travail méthodologique sur un extrait de texte peut alors être nécessaire pour apprendre à mieux conjuguer analyse du récit et perspective ethno-critique et enrichir ainsi les lectures qui fonctionnent « spontanément » à l'identification affective et à la participation réaliste (37).

Soit la description de l'héroïne, au tout début de l'histoire.

« La femme, une de celles appelées galantes, était célèbre par son embonpoint précoce qui lui avait valu le surnom de Boule de suif. Petite, ronde de partout, grasse à lard, avec des doigts bouffis, étranglés aux phalanges, pareils à de chapelets de courtes saucisses, avec une peau luisante et tendue, une gorge énorme qui saillait sous sa robe, elle restait cependant appétissante et courue, tant sa fraîcheur faisait plaisir à voir. Sa figure était une pomme rouge, un bouton de pivoine prêt à fleurir, et là-dedans s'ouvraient, en haut, des yeux noirs magnifiques, ombragés de grand cils épais qui mettaient une ombre dedans ; en bas, une bouche charmante, étroite, humide pour le baiser, meublée de quenottes luisantes et microscopiques. Elle était de plus, disait-on, pleine de qualités inappréciables » (38).

Différents traits descriptifs (embonpoint, doigts, phalange, gorge, peau, figure, yeux, cils, bouche, quenottes) remplissent à l'évidence une fonction mimétique et construisent un effet de réel perçu par tout lecteur (le portrait physique d'une prostituée). Mais il est facile de voir que dans notre récit cet effet de réel n'épuise pas la fonction représentative de la description. Boule de Suif a en effet non seulement la célébrité (« célèbre ») et la popularité (« surnom ») d'une Reine de Carnaval mais présente aussi l'esthétique traditionnelle d'un mannequin cérémoniel (embonpoint, ronde de partout, grasse à lard, doigts bouffis, chapelets de courtes saucisses, peau luisante et tendue, gorge énorme, pomme rouge, bouton de pivoine). La surinterprétation consisterait à considérer que toutes les séquences narratives à venir sont déjà codées dans ce passage et que tous les éléments de cette description sont des indices annonciateurs à entendre

(36) Il est difficile de décider si la jouissance qui consiste à jouer d'un sens improbable mais allègrement assumé comme tel par libre association avec le monde présent (Carré-Lamadon = fromage !, Breville = beurre normand !) est trop... carnavalesque pour être ou non acceptée.

(37) Un des enjeux (et un des problèmes) didactiques les plus redoutables consiste précisément à ne pas décourager voire détruire une certaine forme de lecture originaire et précieuse (souvent de type identifico-émotionnelle) sans pour autant enfermer chaque apprenti lecteur dans son propre rapport personnel – biographiquement déterminé – au texte.

On sait par exemple que les lectures romanesques appréciées des lectorats ordinaires sont celles qui rendent possibles « l'adhésion, la participation, l'identification, positives ou négatives, à l'histoire et qui permettent ainsi de faire travailler, sur un mode imaginaire, les schémas de sa propre expérience. On peut dire que, pour certains lecteurs, la lecture de romans permet de lire des modèles situationnels, des modes de comportement, des solutions (réactions, comportements...) à des situations heureuses, difficiles ou problématiques. Bref, le roman livre aussi, pour ceux qui veulent le lire ainsi, des modèles et des normes de comportements, des rôles, des schémas d'action, de réaction, de perception, de réflexion et peut être lu comme un manuel ou un guide éthico-pratique de savoir-vivre » (B. Lahire, *La Raison des plus faibles. Rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieux populaires*, mutations / sociologie, Lille, P.U.L., 1993, p. 119).

(38) *Id.*, *ibid.*, p. 38.

systématiquement sur l'isotopie carnavalesque (« précoce », « petite », « robe », « pomme », « yeux », « cils », etc. sont par exemple des indices qui résistent à cette lecture).

Une fonction narrative, qui annonce sinon programme les développements textuels à venir, vient cependant redoubler cette fonction représentative. L'assimilation comparative ou métaphorique à un bien consommable (ses « doigts » sont « pareils » à des « saucisses » ; sa « figure » est une « pomme rouge ») conduit les lecteurs à chercher à mettre en relation d'analogie ces traits textuels qui participent de l'identité carnavalesque du personnage avec l'appétit alimentaire et sexuel des uns et/ou des autres dans la suite de l'histoire. Dans cette perspective, l'expression « pleine de qualités inappréciables » devient fondamentalement ambivalente puisqu'elle fait aussi bien allusion aux qualités érotiques de la prostituée qu'à ses qualités morales dans un renversement carnavalesque de son rôle thématique. Il n'est pas jusqu'à la fonction expressive assurée par le narrateur en sympathie avec son personnage (« sa fraîcheur faisait plaisir à voir », « s'ouvriraient des yeux noirs magnifiques », « une bouche charmante [...] meublée de quenottes ») qui ne laisse présager d'une destinée transgressive par rapport aux conventions de la morale habituelle.

Inversement, la mise en relation contrôlée des lexies peut passer par des perspectives de connexions qui échappent aux élèves alors même qu'elles sont littéralement inscrites dans le texte. Bonne occasion pour tordre le « bâton » interprétatif dans l'autre sens et susciter des scrutations sélectives et attentives du texte. Il est facile par exemple de faire réfléchir sur le thème du monde à l'envers et de la *parodia sacra* en mettant en relation un « détail » du portrait physique de Boule de Suif – « des doigts [...] pareils à des chapelets de courtes saucisses » – et un autre « détail » textuel concernant les deux bonnes sœurs qui, dans la même diligence, face à l'héroïne, « égrenaient de longs chapelets en marmottant des Pater et des Ave ».

* * *

L'étape suivante dans la lecture consiste à vérifier que l'élève est capable de plusieurs actes convergents de lecture, à savoir :

- a – identifier dans le texte des items carnavalesques (questions I et II) ;
- b – repérer en quoi certains passages sont surdéterminés du point de vue retenu (question III) ;
- c – rendre compte d'aspects « stratégiques » du texte (voir les questions sur l'onomastique et l'explicit en IV et V, ci-dessous).

Le questionnement proposé est le suivant :

- I – Donnez un exemple rapide (pris dans le texte) pour illustrer chacune des caractéristiques de carnaval (1 à 7).

Les élèves rencontrent principalement deux types de difficultés : leurs lectures sont parfois marquées, là encore, par des interprétations par excès mais aussi par des interprétations par défaut. En effet, par exemple, il arrive que tout verbe de mouvement devienne signe ou indice de « défilé » ou inversement (dans la très grande majorité des cas) les nombreux « excès sexuels » sont pudiquement censurés (« le roy Henri IV avait rendu grosse une dame de Bréville », « M. et Mme Follenvie », « les mystères du corridor », « elle se sentait déjà prise de force par l'officier », « à sa place elle refuserait celui-là moins

qu'un autre », « qu'il ne l'en fasse pas mourir, le misérable », « des filets de lumière glissèrent longtemps sous les portes », etc.).

II – Vous direz à quel axe de lecture peuvent correspondre les citations suivantes :

– « de taille exiguë, Loiseau présentait un ventre en ballon surmonté d'une face rougeaude » (on attend que les élèves répondent « déguisement », mannequin carnavalesque).

– « Et Boule de suif pleurait toujours » (le mal être de l'héroïne est le résultat du sacrifice et de l'expulsion consécutive hors de la socialité du groupe qu'elle est en train de subir).

– « ces dames s'amusaient comme des folles. Le comte et M. Carré-Lamadon pleuraient à force de rire » (rires, jeux et amusements).

– « comme une envie de la tuer ou de la jeter en bas de la voiture » (lutte et violence).

– « l'entassement des lourds vêtements d'hiver faisait ressembler tous ces corps à des curés obèses » (déguisements).

– « un autre soldat prussien embrassait un mioche qui pleurait et le berçait sur ses genoux » (monde à l'envers).

– « les quatre femmes marchaient devant, les trois hommes suivaient, un peu derrière » (défilés et cortèges).

La plupart des élèves arrivent assez rapidement à indexer les extraits de phrases sur la catégorie pertinente.

III – Certains passages peuvent réunir plusieurs axes d'explication. Lesquels ?

– « l'énorme ventre de M. Follenvie sautillait de joie aux plaisanteries de son voisin » (excès alimentaire et rires).

– « personne ne la regardait, ne songeait à elle. Elle se sentait noyée dans le mépris de ces gredins qui l'avaient sacrifiée » (lutte et violence, jugement, sacrifice et expulsion).

– « Tout cela était enveloppé, habile, discret. mais chaque parole de la sainte fille en cornette faisait brèche dans la résistance indignée de la courtisane » (lutte et violence, monde à l'envers).

IV – Boule de suif porte-t-elle bien son surnom ? Pourquoi ?

Deux séries de réponses, parfois conjointes, reviennent fréquemment : d'une part « boule » évoque sa grosseur et « suif » sa graisse ; d'autre part « au carnaval, le mardi gras, on mange gras, d'où la liaison avec le surnom de ce personnage ».

Certains poussent plus loin l'interprétation en expliquant qu'étant « prostituée, elle se fait pour ainsi dire consommer comme un animal. Elle sort ses provisions sous sa jupe et donc c'est elle-même que les notables mangent ».

V – Le dernier mot du texte est « ténèbres ». Comment peut-on le comprendre ?

Les réponses se partagent entre des interprétations morales et psychologisantes d'une part (« Boule de suif est malheureuse d'avoir cédé au chantage. C'est comme si elle se trouvait dans les ténèbres » ou encore « Les ténèbres représentent le mal et la nouvelle se termine de façon triste »), rituelles d'autre part (« Carnaval se finit dans la tristesse, dans les cendres – le Mercredi – bref dans les ténèbres » ou encore « La fête est finie, on entre dans le carême »).

Globalement, c'est ce qu'on pourrait appeler un conflit interprétatif qui structure la plupart des lectures dans la mesure où les meilleurs lecteurs ne peuvent maîtriser les interférences évaluatives, les jugements de valeur. La réception morale de la nouvelle est d'autant moins inattendue et critiquable que le texte construit un point de vue critique sur les personnages et prend plus ou moins implicitement à témoin le lecteur. Cependant, la force protestataire et artistique du récit nous semble plus forte encore si on lui restitue sa culture carnavalesque.

1.3. Le Combat de Carnaval contre Carême

En classe de seconde, on pourra approfondir la textualisation de la culture carnavalesque par une dernière lecture très sélective qui affine l'interprétation de la nouvelle.

En effet, l'affrontement entre les valeurs de Carême et celles de Carnaval qui structurent le texte peut être lu dans l'opposition entre personnages (Boule de suif / les autres personnages) ; cependant, plus finement, ce combat entre deux systèmes de valeurs peut se lire assez aisément dans le conflit qui habite sourdement tel ou tel personnage. On peut s'en tenir à l'analyse de l'exemple le plus facile, celui du personnage de Follenvie.

La première étape – élémentaire – du travail consiste à faire relever les principales informations données par le texte sur le personnage : patron de l'hôtel du Commerce – ancien marchand de chevaux – gros homme – asthmatique – sifflements dans le larynx – M. et Mme Follenvie dînent en bout de table – M. Follenvie cause avec Loiseau – gros homme – rit – tousse – crache – ventre énorme – sautille de joie aux plaisanteries de Loiseau – ronflement puissant, monotone, régulier – bruit sourd et prolongé – M. Follenvie dort – ne se lève jamais avant dix heures du matin – M. Follenvie répète les ordres de l'officier allemand – voix grailonnante – gros aubergiste – M. Follenvie joue aux cartes – asthme – Mme Follenvie se couche tôt et se lève tôt / M. Follenvie se couche tard et se lève tard – boit du lait de poule – M. Follenvie se charge de la commission de l'officier – M. Follenvie confie au comte que Mlle Rousset est d'accord...

La deuxième étape consiste à faire sélectionner les traits que l'on peut indexer sur l'isotopie carnavalesque. Après discussion, les items suivants sont rapidement retenus : patron de l'hôtel du Commerce (l'Hôtel de Follenvie...) - gros homme – M. et Mme Follenvie dînent – gros homme – rit – ventre énorme – sautille de joie aux plaisanteries de Loiseau – voix grailonnante – gros aubergiste – joue aux cartes – se couche tard – confie au comte que Mlle Rousset est d'accord...

Le troisième temps de la lecture est le classement des caractéristiques de Carnaval en fonction des sept paramètres retenus :

ventre énorme = déguisement
gros (3 fois) – ventre énorme – dînent – voix grailonnante = excès alimentaire
Hôtel de Follenvie = licence sexuelle
confie au comte... = licence sexuelle et violence
rit, sautille de joie, joue aux cartes, se couche tard = rires, jeux, amusements

Vient ensuite la sélection des marques de Carême : asthmatique – sifflements dans le larynx – touse – crache – ronflement puissant, monotone, régulier – bruit sourd et prolongé, Follenvie dort – asthme – Mme Follenvie se couche tôt et se lève tôt / M. Follenvie se couche tard et le lève tard – boit du lait de poule.

Le travail complémentaire consiste à identifier les principales caractéristiques de carême : maladie et continence sexuelle (impuissance ?)

On peut donc conclure que Follenvie incarne dans sa personne la lutte de Carnaval contre Carême. C'est un personnage « à l'envers » : il a les apparences grotesques de carnaval mais vit en fait les valeurs de carême. Il participe d'ailleurs au « sacrifice » de carnaval. C'est un faux carnaval, une parodie (petite bourgeoise) de carnaval (39).

II. UN PREMIER EXERCICE DE TRANSFERT D'APPRENTISSAGE : LIRE RABELAIS

Cette initiation à une lecture ethno-critique pose donc la question de la construction du sens et de l'interprétation des textes. On sait que la lecture d'un texte, littéraire entre autres, suppose, pour simplifier, une compétence linguistique, une compétence textuelle et une compétence symbolico-culturelle.

C'est essentiellement la compétence culturelle que le sujet a du domaine de référence, et qui lui permet d'entrer plus ou moins facilement dans un texte, qui doit être travaillée. Dans cette perspective, le dossier de lecture a pour fonction de permettre la mise en rapport de l'ethno-culture des lecteurs et des savoirs ethno-culturels présupposés par le texte.

La mobilisation de ces connaissances mises au service de la lecture d'un nouveau texte, plus de six mois après la lecture de celui de Maupassant, peut être considérée comme un test d'assimilation des principaux concepts carnavalesques et de leur opérativité.

L'enseignant se contente de présenter en quelques mots à sa classe les passages suivants (seules les difficultés lexicales sont commentées) qui racontent dans une version modernisée la naissance de Gargantua.

Comment Gargantua fut porté onze mois au ventre de sa mère.
chapitre 3

Grandgousier, qui était en son temps un fier luron, aimait boire sec aussi bien que n'importe quel homme qui fût alors au monde et mangeait volontiers salé. A cette fin, il avait d'ordinaire une bonne réserve de jambons de Mayence et de Bayonne, force langues de bœuf fumées, des andouilles en abondance, quand c'était la saison, du bœuf salé à la moutarde, une quantité de boutargues, une provision de saucisses, non pas de Bologne, car il redoutait le *bouillon du Lombard*, mais de Bigorre, de Longaulnay, de la Brenne et du Rouergue.

A l'âge d'homme, il épousa Gargamelle, la fille du roi des Papillons, un beau brin de fille de bonne trogne. et souvent, tous les deux ils faisaient ensemble la

(39) Pour une analyse plus complète de *Boule de Suif* (notamment la dimension historico-politique de la carnavalisation du texte), voir J.-M. Privat, « Le carnaval de Boule de Suif », *Mémoire historique et récit populaire dans la seconde moitié du XIX^es.*, à paraître.

bête à deux dos Se frottant le lard de bon cœur, si bien qu'elle se trouva grosse d'un beau garçon qu'elle porta jusqu'au onzième mois.

*Comment Gargamelle étant enceinte
de Gargantua mangea profusion de tripes.
chapitre 4*

Voici en quelle occasion et de quelle manière Gargamelle accoucha, et si vous n'y croyez pas, que le fondement vous échappe !

Le fondement lui échappait, par un après-midi, le troisième jour de février, parce qu'elle avait mangé trop de gaudebillaux. Les gaudebillaux sont de grasses tripes de coiraux. Les coiraux, des bœufs engraisés à la crèche et dans les prés guimaux. Les prés guimaux, ce sont ceux qui donnent de l'herbe deux fois par an. Ces bœufs gras, ils en avaient fait tuer trois cent soixante-sept mille quatorze pour qu'on les sale à mardi gras, afin d'avoir au printemps du bœuf de saison en abondance, de façon à pouvoir faire au début des repas un benédictité de salaisons et mieux se mettre à boire.

Les tripes furent copieuses, comme vous vous en doutez, et si savoureuses que chacun s'en léchait les doigts. Mais le hic, c'est qu'il n'était pas possible de les mettre longtemps de côté car elles se seraient avariées, ce qui paraissait inadmissible. Il fut donc décidé qu'on les engloutirait sans rien en laisser perdre. C'est à cette fin que furent conviés tous les villageois de Cinais, de Seuilly, de La Roche-Clermault, de Vaugaudry, sans oublier ceux du Coudray-Montpensier, du Gué de Vède et les autres, tous bons buveurs, bons compagnons et fameux joueurs de quilles.

Le bonhomme Grandgousier y prenait un grand plaisir et commandait qu'on y aille à pleines écuellles. Toutefois, il disait à sa femme d'en manger moins, vu qu'elle approchait du terme et que cette tripaille n'était pas une nourriture très recommandable : « Il a, disait-il, une grande envie de manger de la merde, celui qui en mange le sac. » En dépit de ces remontrances, elle en mangea seize muids, deux baquets et six pots. Oh ! Quelle belle matière fécale devait fermenter en elle !

Après le repas, tous allèrent pêle-mêle à la Saulaie, et là, sur l'herbe drue, ils dansèrent au son des joyeux flageolets et des douces cornemuses, de si bon cœur que c'était un passe-temps céleste que de les voir ainsi se divertir.

*Comment Gargantua naquit d'une façon bien étrange.
chapitre 6*

Pendant qu'ils tenaient ces menus propos de beuverie, Gargamelle commença à se sentir mal du bas ; alors Grandgousier se leva de sur l'herbe et la réconforta gentiment, pensant que c'étaient les douleurs de l'enfantement : il lui dit qu'elle s'était mise au vert dans la Saulaie et qu'en somme elle allait faire pieds neufs, c'est pourquoi il lui fallait reprendre courage pour la naissance de son poupon et, bien que la douleur l'abattit quelque peu, cette douleur, toutefois, serait de courte durée ; la joie qui y succéderait immédiatement lui ôterait tout ce désagrément, si bien qu'il ne lui en resterait même pas le souvenir.

« Aussi courageuse qu'une brebis ! disait-il ; débarrassez-vous de celui-ci et faisons-en bien vite un autre.

— Ah ! dit-elle, vous avez beau jeu d'en parler, vous autres les hommes ! Eh bien, pardieu, je ferai un effort, puisque tel est votre désir, mais plutôt à Dieu que vous l'eussiez coupé !

— Quoi ? dit Grandgousier.

— Ah ! dit-elle, vous en avez de bonnes ! Vous me comprenez bien.

— Mon membre ? dit-il. Nom d'une bique ! Faites apporter un couteau, si bon vous semble !

— Ah! dit-elle, à Dieu ne plaise ! Que Dieu me le pardonne. Je le disais comme ça, ne tenez pas compte de mes paroles. Mais j'aurai bien assez à faire aujourd'hui, si Dieu ne m'aide, et tout cela par la faute de votre membre et pour votre bon plaisir.

— Courage, courage, dit-il, ne vous souciez pas du reste et laissez faire les quatre bœufs de devant. Je vais boire encore un coup. Si pendant ce temps il vous arrivait quelque chose, je serai à côté : huchez dans vos mains, j'arriverai.

Peu de temps après, elle commença à soupirer, à se lamenter et à crier. Aussitôt, une foule de sages-femmes surgirent de tous côtés ; en la tâtant par en dessous elles trouvèrent quelques membranes de goût assez désagréable et pensèrent que c'était l'enfant. Mais c'était le fondement qui lui échappait, à cause d'un relâchement du gros intestin (celui que vous appelez le boyau du cul) dû à ce qu'elle avait trop mangé de tripes, comme nous l'avons dit plus haut. Alors, une repoussante vieille du lot, qui était venue de Brisepaille, près Saint-Genou, voilà plus de soixante ans, et qui avait la réputation d'être grande guérisseuse, lui administra un astringent si formidable que tous ses sphincters en furent contractés et resserrés à tel point que c'est à grand-peine que vous les auriez élargis avec les dents. C'est chose bien horrible à imaginer ; c'est de la même façon que le diable, à la messe de Saint-Martin, enregistrant le papotage de deux joyeuses commères, étira son parchemin à belles dents.

Par suite de cet accident les lobes placentaires se relâchèrent et l'enfant les traversa d'un saut pour entrer dans la veine cave ascendante. Puis, montant à travers le diaphragme jusqu'au-dessus des épaules, à l'endroit où la veine en question se partage en deux, il prit à gauche et sortit par l'oreille de ce même côté.

Sitôt né, il ne cria pas comme les autres enfants : « Mi ! mi ! », mais il s'écriait à haute voix : « A boire ! à boire ! à boire ! » comme s'il avait invité tout le monde à boire, si bien qu'on l'entendait par tout le pays de Beuxe et le Bibarais. Je me doute que vous ne croyez sûrement pas à cette étrange naissance. Si vous n'y croyez pas, je m'en moque, mais un homme de bien, un homme de bon sens, croit toujours ce qu'on lui dit et ce qu'il trouve dans les livres. [...]

La consigne de lecture est la suivante : « Repérer et classer les traits carnavalesques dans le texte ».

Les vingt-trois réponses sont généralement tout à fait pertinentes du point de la consigne donnée et témoignent d'une étonnante mémorisation et d'une assez remarquable utilisation des sept traits carnavalesques utilisés pour la lecture de *Boule de Suif*. Un faisceau d'hypothèses peut être avancé pour expliquer cette performance collective : spécificité de l'approche ethnologique qui joue de la dialectique du proche et du lointain culturels, explicitation facilitante du protocole heuristique de lecture, résonance du thème carnavalesque dans l'imaginaire personnel et social des jeunes lecteurs, autrement dit rapport plus ou moins expérientiel au texte littéraire (40), intérêt pour l'inattendue polyphonie culturelle des œuvres classiques et leurs référents « populaires », etc. Des entretiens menés en fin de séquence avec un petit groupe d'élèves montrent que cet

(40) Le carnaval comme pratique ritualisée et textualisée de contre-culture qui met en jeu par la figure de l'inversion et la dynamique du rire les identités et les règles semble entrer particulièrement bien en consonance avec la logique de l'acculturation juvénile conflictuelle aux codes culturels d'une société.

investissement lectural tient surtout au fait que le texte légitime est considéré comme un espace où se construit une recherche, recherche articulée sur des formes « populaires » de culture.

Dans la meilleure copie, Gargantua est excellemment décrit en introduction comme un personnage de carnaval : la grossesse de sa Gargamelle dure onze mois (le temps qui sépare deux carnivals), sa mère accouche le troisième jour de février, en plein carnaval donc (et le texte un peu plus loin parle de la salaison de la viande de bœuf à mardi gras), c'est un géant (de carnaval) et il est placé, dès sa naissance, sous le signe de l'abondance festive du boire et du manger.

Toutes les copies ont relevé, avec une grande gourmandise apparemment, le thème primordial et exhibé de la grande bouffe, certains spécifiant que le manger est fort gras comme il convient rituellement à la période (bonne réserve de jambons, force langues de bœuf fumées, andouilles en abondance, grasses tripes de coiraux, etc.) et le boire fort apprécié (boire sec, mieux se mettre à boire, bons buveurs, beuverie, boire encore un coup, à boire !, etc.).

Les exemples les plus communs de liberté, de licence voire de transgression sexuelle ont également été facilement repérés par la plupart des élèves mais une censure totale, consciente ou non, semble peser sur deux copies qui ne signalent pas ce sous-thème (41) et une censure partielle sur plus d'une copie sur deux qui évitent de parler de la castration évoquée par plaisanterie (?) par Gargamelle. Passage linguistiquement obscur ou obscurci par des représentations inconscientes insupportables ? Remarquons enfin que le couplage du thème alimentaire et du thème sexuel n'a pas été commenté (« ils faisaient ensemble la bête à deux dos, se frottant le lard de bon cœur ») alors même que cette association carnavalesque était bien présente dans la lecture de *Boule de suif*. Il semble que les jeunes lecteurs, peu habitués à ce type de (dé)codage, soient en surcharge cognitive (redoublée sans doute d'une résistance inconsciente au fantasme de dévoration amoureuse). C'est pourtant vers cette prise en compte de la surdétermination des textes littéraires (déjà travaillée dans l'exercice de combinaison d'items carnavalesques dans le texte de Maupassant) qu'il faudra progressivement et systématiquement les conduire.

Les traits liés à des pratiques culturelles sociologiquement et historiquement datées comme manger « volontiers salé » dans le but explicite d'être plus assoiffé n'ont pas été perçus par tous (42). N'ont pas plus été lus et compris les métaphores trop codées (les « fameux joueurs de quilles » sont excellents dans ce jeu champêtre mais aussi dans le jeu amoureux qui met en valeur leur virilité...) ou les jeux de mots trop savants (le thème de la boisson est inscrit de façon transparente pour un linguiste dans la référence au « pays de Beuxe et le Bibarais »).

Le thème du monde à l'envers n'est pas perçu par plus d'un lecteur sur deux, sans doute parce que le passage de l'accouchement par l'oreille (43) est écrit dans un vocabulaire particulièrement riche et difficile.

(41) Il est à noter qu'il s'agit des deux copies (de garçons) les plus pauvres en relevé d'items, comme si le refoulement lectural du sexuel dans le textuel était un puissant facteur d'inhibition interprétative.

(42) Une micro-sociologie de l'interprétation du début du chapitre 3 de Gargantua serait intéressante sans doute. Les meilleurs lecteurs se sont probablement appuyés sur les inférences rendues possibles par le contexte immédiat (« aimait boire sec [...] et mangeait volontiers salé »), d'autres ont peut-être actualisé des scénarios et des discours populaires sur la fonctionnalité de manger salé car « ça ouvre l'appétit et ça fait boire ».

(43) Il est difficile de savoir si Daniel fait ou non allusion aux naissances carnavalesques et patriarcales quand il écrit : « Il sortit par l'oreille ? Non. Un enfant sort par l'anus »...

L'identification des passages centrés sur le thème du rire, des jeux et des amusements est en général bien réussie car le texte est très explicite sur ce sujet et renvoie à des pratiques sociales que les élèves connaissent ou imaginent sans difficulté (le rassemblement des villageois, « tous bons buveurs, bons compagnons et fameux joueurs de quilles », tous, « sur l'herbe drue, ils dansèrent », « fier luron », « pendant qu'il buvait et s'amusait avec les autres », etc.).

On observe dans de nombreuses copies des problèmes, normaux sans doute en classe de 3^e, liés à la maîtrise insuffisante de la méthodologie de la lecture savante. Soulignons cependant que la maîtrise de la lecture experte progresse dans la mesure où plus aucun commentaire éthique ne vient interférer avec le regard délibérément savant posé sur le texte.

Une première dérive est la tendance des élèves à l'applicationnisme, qui consiste ici à chercher à tout prix à retrouver dans le nouveau texte tous les éléments dégagés dans le premier texte. Ainsi, pour un élève, convier à une énorme ventrée des tripes « tous les villageois de Cinais, de Seully, etc. » revient à laisser imaginer un immense cortège de joyeux carnavaliers... Pour d'autres, l'accouchement de Gargamelle est à ranger dans la rubrique « combat, lutte » voire « sacrifice ». C'est confondre sans le savoir, pour parler comme U. Eco, « utilisation libre d'un texte et interprétation » (44). Le traitement didactique de cette dépendance au premier exemple consistera à proposer des exemples d'extraits où précisément l'extension de la grille de lecture sera à géométrie variable. C'est en partie ce qui justifiera notre troisième situations de lecture. En effet, le lecteur doit apprendre à lutter à la fois contre la satisfaction intellectuelle qui vise à saturer systématiquement le modèle et contre l'illusion référentielle qui voudrait que le texte ne soit que le double narratif de tout le réel.

Un second dysfonctionnement est lié à la surinterprétation, encore qu'il soit particulièrement difficile avec l'œuvre de Rabelais de censurer l'euphorie heuristique. Tel élève lit sur l'isotopie sexuelle, dans un fantasme de promiscuité primitive peut-être, le fait que « tous allèrent pêle-mêle » à la Saulaie (45)... Tel autre code comme masque carnavalesque « la trogne » de la fille du roi des Papillons et la figure de la « repoussante vieille », grande guérisseuse.

Le procès de lecture se trouve pris ici entre une lecture subjective fondée sur les libres associations du lecteur et une lecture heuristique centrée qui se règle sur des principes de pertinence plus stricts. Seul le débat collectif permet de montrer le côté éventuellement hasardeux de la lecture (qui contredirait au principe de systématisme et de cohérence interne), trop libre sans doute par rapport aux données strictement textuelles.

Toutes ces difficultés sont autant d'entrées didactiques dans la réflexion personnelle et collective éminemment fertile sur les processus de lecture, leurs activations et leurs réglages. On aurait donc tort de se désespérer de ces dysfonctionnements d'autant que la productivité de la lecture ethno-critique commence à se manifester clairement. On en voit les signes dans les remarques incidentes que font aussi quelques élèves : Gargantua est le géant d'un carnaval

(44) U. Eco, *Lector in fabula*, Le rôle du lecteur ou la Coopération interprétative dans les textes narratifs, Paris, Le livre de poche/Grasset, biblio essais, 1985, pp. 73-75.

(45) Une élève présente cette interprétation comme « possible » en précisant entre parenthèses : « cela dépend du sens donné ». Excellente situation didactique au demeurant pour relancer le débat sur les exigences et les limites de l'interprétation.

dont Grandgousier est le roi, les contacts sociaux se déroulent sous le signe de la familiarité et de la fête, le 3 février est le jour de la saint Blaise (46), le roi des Papillons est un symbole de sexualité nomade, l'abondance des jeux de mots grivois ou grotesques, le rôle rituel très marqué de la nourriture, le nom métaphorique des personnages, etc. Cette productivité de la lecture se lit encore dans les raisonnements ébauchés dans certaines copies. Quelques élèves commencent en effet à se lancer dans des explicitations qui mettent en relief les points forts d'une lecture. Une élève a sans doute retenu que l'absence momentanée de hiérarchie sociale est une des caractéristiques de Carnaval ; aussi lit-elle dans l'invitation de « tous les villageois » une volonté de défaire les barrières sociales ; puis elle se réfère à son calendrier personnel pour démontrer que « le troisième jour de février » est nécessairement en pleine période carnavalesque ; elle note encore que les ébats sexuels plus ou moins publics et libres sont coutumiers de cette même période et qu'après tout Grandgousier fait un excellent roi de Carnaval. La copie conclut hardiment : « Tout dans ce texte nous montre que c'est carnaval, il suffit juste de faire quelques relations ».

Mais, de toute évidence, cet effort de synthèse n'est pas encore à la portée de tous les élèves de 3^e même si tous lisent Rabelais sans se laisser arrêter par les passages obscurs ou difficiles.

III LIRE UN ALBUM POUR LA JEUNESSE AVEC UN GUIDE NOMMÉ MIKHAÏL BAKHTINE

La troisième œuvre proposée à la lecture des élèves est intitulée *Le trône* (voir en annexe) ; c'est un album pour enfants écrit par G. Moncomble et illustré par J.-L. Tripp (Editions Milan, 1997).

Ce choix répond à plusieurs objectifs : ouvrir le corpus scolaire à la littérature de jeunesse bien sûr mais surtout offrir à une lecture experte une œuvre dont le premier abord est très simple. Cette lisibilité « enfantine » délibérément recherchée par le professeur doit, dans un premier temps, faciliter l'actualisation d'une lecture carnavalesque en cours de maîtrise, dans un second temps, faciliter l'appropriation et la mise en œuvre du riche mais complexe concept bakhtinien de « carnavalisation ».

La référence à la « grille de lecture » ethno-critique, petit outillage dont disposent désormais nos lecteurs, met d'emblée les élèves en position de recherche et à terme en position de passeurs culturels à l'égard de leurs jeunes frères et sœurs...

Le premier travail consiste donc en une lecture en fonction des sept catégories carnavalesques retenues et expérimentées sur d'autres textes. L'hypothèse de lecture est formulée ainsi par l'enseignant : *Le trône*, un monde de Carnaval ?

Nos lecteurs n'éprouvent aucune difficulté à appliquer leur grille de lecture ; bien au contraire, ils se lancent dans la lecture avec une jubilation certaine. Les animaux sont déguisés en humains (le canard porte des chaussures, le cochon un pyjama rayé, l'oiseau des lunettes de vue, l'oie est en chemise de nuit, etc.). Forts de leur lecture de *Boule de Suif* sans doute, certains se demandent non

(46) Le jeune Nicolas, rapportant sa lecture à sa propre pratique culturelle, précise que « chez les chrétiens c'est une fête pendant laquelle nous (*sic*) mangeons des petits pains ».

sans malice si, comme dans le vrai carnaval, on n'a pas à faire à des hommes déguisés en animaux... L'hypothèse est repoussée car trop contraire aux données iconographiques encore qu'elle témoigne d'une perception très fine des jeux et des enjeux du déguisement carnavalesque.

La plupart des lecteurs considèrent, avec vraisemblance, que le défilé des animaux qui tour à tour essayent le trône, vaut bien un défilé coloré et grotesque de carnaval. Le gros et gras cochon illustre fort bien à leurs yeux l'abondance alimentaire de la période alors que les gros plans sur les derrières des bêtes de la ferme, les formes ithyphalliques de la queue du chat et la nudité sans vergogne de l'enfant manifestent une liberté certaine à l'égard du sexuel. Les élèves retrouvent des traces de violence plus ou moins ritualisée dans le fait que tous les animaux se battent pour monter sur « le trône » et que la fermière, vraie sorcière de Carême, les chasse brutalement. L'inversion du monde est repérée dans les déguisements anthropomorphiques des animaux, dans le port sur la tête du pot de chambre et plus généralement dans la confusion d'un « pot » avec un « trône », dans le derrière du cochon qui est aussi un devant, dans la position « cul par-dessus tête » du bélier. Rares sont les élèves qui arrivent à concevoir les jeux de mots comme des renversements d'usage linguistique (sens propre pour sens figuré, sens littéral pour sens métaphorique, etc.). Le jugement, qui couronne l'enfant et l'expulsion par la fermière sont notés par la plupart. Enfin, le cochon danse, les mots jouent entre eux et avec la conscience linguistique du lecteur (le cha-pot, le chat-peau, le chapeau va comme un gant, chacun s'efforça donc..., pour couronner le tout, les vaches seront bien gardées, l'homme était bien le roi des animaux), l'œuvre toute entière joue avec le scatologique.

Pas un élève ne reste à court d'exemplification des différentes catégories carnavalesques même si c'est l'enseignant qui doit guider sa classe pour lire une parodie du conte Cendrillon dans la quête de l'objet convoité (47)...

Dès lors qu'un début de lecture ethno-critique semble maîtrisé et partagé, il paraît intéressant quoique très ambitieux d'essayer non seulement d'enrichir encore le modèle d'interprétation pour gagner en abstraction et en généralisation mais aussi de proposer d'autres notions théoriques pour amener le lecteur à prendre conscience qu'il peut et doit choisir dans sa trousse à « outils » de lecture.

Ce sont les travaux de M. Bakhtine qui serviront de référence. On sait que le chercheur russe a beaucoup travaillé sur les problèmes du carnaval défini comme « une forme de spectacle syncrétique à caractère rituel » (48). Bakhtine étudiera surtout le phénomène complexe et multiforme de la carnavalisation littéraire, c'est-à-dire « de l'influence déterminante du carnaval sur la littérature », autrement dit encore « de la transposition du carnaval dans la littérature ».

L'hypothèse anthropologique bakhtinienne réside dans le fait de considérer que l'esprit et les actes de carnaval sont structurés par une idéologie festive et contestataire mais temporaire ou mieux une forme ritualisée et concrète de contre-culture, d'où sa relative transhistoricité.

Bakhtine dégage quatre catégories principales de perception carnavalesque

(47) Les animaux essaient le trône comme les jeunes filles du conte essaient la pantoufle de vair.

(48) Les références aux travaux de Bakhtine sont extraites de *La poétique de Dostoïevski*, Paris, Editions du seuil, 1970, pp. 169-175. On peut se reporter également à M. Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des idées, 1970.

du monde. Voici en résumé comment il s'en explique : « Les lois, les interdictions, les restrictions qui déterminent la structure, le bon déroulement de la vie normale (non carnavalesque) sont suspendues pour le temps du carnaval ; on commence par renverser l'ordre hiérarchique et toutes les formes de peur qu'il entraîne : vénération, pitié, étiquette, c'est-à-dire tout ce qui est dicté par l'inégalité sociale ou autre (celle de l'âge par exemple). On abolit toutes les distances entre les hommes, pour les remplacer par une attitude carnavalesque spéciale : *un contact libre et familier* [...] ».

Dans le cadre de ce mode nouveau de relations humaines mi-réelles mi-jouées, « la conduite, le geste et la parole de l'homme se libèrent de la domination des situations hiérarchiques [...] et deviennent de ce fait excentriques, déplacés du point de vue de la logique de la vie habituelle. *L'excentricité* est une catégorie spéciale de la perception du monde carnavalesque, intimement liée à celle du contact familier ; elle permet à tout ce qui est normalement réprimé dans l'homme de s'ouvrir et de s'exprimer sous une forme concrète.

Sur la familiarité se greffe la troisième catégorie de la perception carnavalesque du monde : *les mésalliances*. Les rapports libres familiers se communiquent à tout : aux pensées, aux systèmes de valeurs, aux phénomènes, aux objets. Tout ce que la hiérarchisation fermait, séparait, dispersait, entre en contact et forme des alliances carnavalesques. Le carnaval rapproche, réunit, marie, amalgame, le sacré et le profane, le haut et le bas, le sublime et l'insignifiant, la sagesse et la sottise, etc.

Il faut ajouter à cela une quatrième catégorie : *la profanation*, les sacrilèges, tout un système d'avilissements et de conspuations carnavalesques, les inconvenances relatives aux forces génésiques de la terre et du corps, les parodies de textes et de paroles sacrées, etc. »

Bakhtine ajoute que ces « catégories carnavalesques ne sont pas des idées abstraites sur l'égalité et la liberté, sur le lien interne entre toutes choses, sur l'identité des contraires, etc. Ce sont des "pensées" rituelles et spectaculaires, concrètement perceptibles et jouées sous la forme de la vie elle-même « qui [...] au cours des siècles se sont transposées dans la littérature, dans son courant dialogique principalement [...] ».

Elargissant enfin son propos à l'histoire même des genres, de leur constitution et de leurs constituants, le critique russe souligne que la culture carnavalesque a « contribué à l'abolition de la distanciation épique et tragique et au transfert du représenté dans la zone du contact libre. On en trouve des conséquences importantes dans l'organisation du sujet et des situations thématiques, dans la familiarité particulière de l'auteur à l'égard de ses personnages [...], dans la nouvelle logique des mésalliances et des abaissements profanants ; enfin son influence fut déterminante pour la transformation du style verbal dans la littérature ».

Ces quatre catégories sont présentées aux élèves et servent de nouveau cadre de lecture, de métalangage savant quoique simplifié dans son contenu.

La familiarité est définie comme l'abolition des distances hiérarchiques traditionnelles, l'excentricité comme l'accomplissement de ce qui ne se fait pas en temps normal, les mésalliances comme le rapprochement de ce qui habituellement s'oppose, la profanation comme la dérision de choses considérées généralement comme respectables.

Muni de ces définitions, chacun se lance dans la lecture de l'album. La

familiarisation est surtout perçue dans l'absence de hiérarchie entre animaux, dans le fait qu'ils regardent sans aucune gêne l'enfant trôner, dans les façons très libres de parler des excréments (et de les regarder), dans les expressions familières et surtout dans le fait que le déguisement des animaux les rapproche des humains, abolissant ainsi les barrières naturelles. L'excentricité se lit dans la danse du cochon, dans l'exhibition assez systématique des arrières trains, dans la parole dont les bêtes sont dotées : « Tout l'album n'est pas ordinaire » résume une lectrice. Une autre, sensible à l'omniprésence du thème scatologique, ajoute : « Le fait de voir un pot de chambre bien au milieu de toutes les images, c'est déjà excentrique ».

Les mésalliances sont vues essentiellement dans l'anthropomorphisation des animaux, dans le port du pot et/ou du trône sur la tête, dans la confusion du devant et du derrière du cochon. La profanation enfin est concentrée pour beaucoup dans la formule finale « L'homme était bien le roi des animaux » et certains font observer que se moquer du trône c'est rendre dérisoire un symbole traditionnel du pouvoir.

Les premiers résultats de ce travail gagnent à être rapidement confrontés et échangés car (du moins dans la progression et le dispositif adoptés) nombre d'élèves rencontrent souvent des difficultés. Le travail collectif ou en petits groupes n'a pas pour objectif cette fois d'élaborer une grille de lecture mais d'illustrer la pertinence de son application au document.

Il semble que cette lecture se heurte à deux obstacles au moins, l'un d'ordre général, l'autre plus spécifique. Le premier est la résistance bien connue des élèves aux approches diversifiées qui les perturbent dans leurs certitudes, résistance d'autant plus « légitime » que largement induite par le discours de l'institution au profit du sens unique, plus évaluable, plus consensuel, et donc plus fréquemment institué, précisément. Le second est que les définitions bakhtiniennes sont elles-mêmes fondées sur des critères sémantiques assez labiles qui ne facilitent pas une appréhension simple et tranchée des catégories (49).

Cependant, ces difficultés ne doivent pas décourager de poursuivre la lecture, au contraire, dans une certaine mesure s'entend. Il revient en effet au maître d'orienter la lecture pour amener chaque lecteur à aller au plus loin de ses possibilités, sachant que la véritable maîtrise intellectuelle et opératoire de tous les concepts est hors de portée de la plupart des élèves d'une classe de 3^e.

Il suffit toutefois de rappeler, par exemple, que les péripéties scatologiques racontées par l'album peuvent être lues comme une parodie de la féerie pantouflée de vair de Cendrillon pour que ce trait soit immédiatement rapporté à la profanation de la Littérature (« L'auteur se moque des contes de fées »). De la même manière, si la classe a déjà étudié le jeu des voix narratives, il est fort possible (profitant de la relative simplicité du dispositif narratif) de faire s'interroger les élèves sur les rapports lecteurs/narrateurs, considérant que si dans un premier temps les connaissances du monde du lecteur lui permettent d'en savoir plus que les animaux et autant que le narrateur (intronisation du lecteur), les

(49) Les catégories bakhtiniennes sont objectivement empiriques mais surtout leur utilisation pertinente et productive suppose la faculté d'en saisir à la fois la logique interne et surtout la multiplicité des contextes d'actualisation. Le même travail proposé à des étudiants de maîtrise de lettres modernes ne rencontrent en effet aucun problème, au contraire...

dernières vignettes le placent, par surprise, en position d'égalité avec les animaux et d'infériorité par rapport au narrateur (détronisation du lecteur).

Les jeux de mots, pareillement, ont tendance à être oubliés alors que la mésalliance linguistique est à l'évidence constitutive du procédé : « le coq [...] lui cloua le bec », « un chapeau [...], il me va comme un gant », etc.

Peut-être conviendrait-il plutôt, dans la plupart des classes de 3^e de s'en tenir, à un autre point central dans le concept bakhtinien du carnaval, « l'in-détronisation ».

« L'in-détronisation est un rite ambivalent, “deux en un”, qui exprime [...] la *relativité joyeuse* de toute structure sociale, de tout ordre, de tout pouvoir et de toute situation. L'intronisation contient déjà l'idée de détronisation future : elle est ambivalente dès le départ [...]. Le carnaval fête le changement, son processus même, et non pas ce qui est changé [...]. Il ne rend rien absolu mais proclame dans la joie la relativité universelle [...]. Les images carnavalesques sont ambivalentes. Elles sont toujours doubles, réunissant les deux pôles du changement et de la crise : la naissance et la mort, la bénédiction et la malédiction, la louange et l'injure, la jeunesse et la décrépitude, le haut et le bas, la face et le dos, la sottise et la sagesse. La pensée carnavalesque est riche d'images géminées suivant la loi des contrastes (petit et grand, gros et maigre), ou des ressemblances (les doubles, les jumeaux). On use abondamment de choses mises à l'envers : vêtements retournés (ou devant derrière), pantalon sur la tête, vaisselle en guise de chapeau, ustensile ménager servant d'armes, etc. »

Ce point est plus accessible aux jeunes élèves car il est relativement aisé de concrétiser la notion de « deux en un ». Le moment-clé et conclusif de l'histoire se lit bien comme une formule d'in-détronisation – « L'homme était bien le roi des animaux » et un élève signale que si l'enfant est un « homme », alors le lecteur est aussi le roi... des animaux (50). D'autres remarquent que pot à merde et siège royal ne font qu'un puisque l'enfant qui fait ses besoins trône comme un roi que la (basse-) cour admire ! Les plus audacieux proposent de dire que les animaux et hommes c'est tout un puisque les animaux sont déguisés en hommes ; on s'accorde aussi à reconnaître joyeusement que le derrière du cochon est une tête : « On voit le derrière du cochon et en même temps cela ressemble à une tête ! C'est une face de cul ! »

Tout le monde enfin voit bien que le balai est à la fois une arme et un ustensile de ménage, certains percevant même que « le trône » est à la fois un pot, un trône, un sceptre et un chapeau (quatre en un !).

Il suffira alors, pour conclure la séquence, de faire feuilleter d'autres histoires de pot – par exemple, l'album de P. Teulade et J.-Ch. Sarrazin, *Qu'est-ce que c'est que ça ?*, Paris, l'école des loisirs, 1994 – pour illustrer spectaculairement ce qu'est un rapport au monde non carnavalesque et manifester l'opposition radicale entre le sérieux monologique et la « relativité joyeuse » (51).

* * *

(50) On pense bien sûr au roman de G. Orwell, *La ferme des animaux* ou à celui plus récent de M. Darrieussecq, *Truismes*.

(51) Petit chien, poussin, chevreau, etc. se demandent tour à tour quel est le bon usage d'un objet dont il n'identifie pas la fonction. Bientôt, les grands et le propriétaire du pot vont assigner sa véritable et unique fonction hygiénique au pot. Le propos éducatif de l'album consiste ainsi à ramener l'inconnu au connu, le multiple au simple, l'extraordinaire au commun. En somme, en fin d'histoire, tout rentre dans l'ordre, ordre domestique et ordre sémantique ; le pluriel ne fait plus qu'un.

Pour une lecture heuristique

Un long entretien mené avec quelques élèves de la classe est venu conclure ce travail. Julie, Géraldine, Sophie, Françoise, Jean-Baptiste et Julien ont mis l'accent sur six points forts de cette « expérience » qui leur a permis de découvrir, disent-ils, « un autre aspect de la littérature ».

Le premier intérêt de ce type de lecture est pour eux (et pour nous) le réancrage du texte dans un contexte culturel qui peut faire directement ou indirectement sens. Jean-Baptiste déclare : « Avant, on étudiait plutôt les textes au niveau de l'écriture, des personnages et tout, mais on voyait jamais le rapport que ça pouvait avoir avec la vie ». Et Julie d'enchaîner : « C'est vrai. On a donné toutes nos idées en vrac, comme ça, au début. Puis après, en fait, de voir qu'au fur et à mesure elles se retrouvaient toutes, ou presque, oui, dans le texte, c'est vraiment bien, c'est entraînant ».

Le deuxième intérêt est de rendre conscients les jeunes lecteurs qu'une lecture peut avoir sa logique propre en fonction d'hypothèses savantes, explicites et objectives. Julien se fait cette remarque : « En fait, on a découvert quelque chose, une autre manière de lire ». Et Sophie rajoute : « On ne va jamais si loin. Là, ça apprend, ça guide ».

Le troisième intérêt est celui d'ouvrir à l'idée d'un pluriel de la lecture, loin d'enfermer dans un modèle et son application techniciste. Françoise s'interroge : « Si ça se trouve, il y a d'autres significations. Pourquoi y en aurait pas d'autres ? ». Géraldine, plus lyrique, s'exclame sur le même thème : « Ca nous donne une autre vision de la lecture. Quand on pense qu'il peut y avoir comme ça des milliers de possibilités ! ».

Le quatrième intérêt est le travail qui commence à s'opérer sur les représentations scolaires de l'écriture littéraire : « Franchement, je m'attendais pas à ça. On dit toujours que Maupassant est un bon écrivain, mais ce n'est pas seulement parce qu'il a une bonne écriture » confesse Julien. « Oui, reprend Jean-Baptiste, l'auteur, on pense toujours que c'est un bon écrivain parce qu'il a un beau langage, parce qu'il formule bien ses phrases mais là on a un autre aperçu quoi. Il est aussi un bon écrivain parce qu'il arrive à mettre des rapports avec le réel ».

Cet échange montre combien certains rapports critiques aux textes peuvent conduire à une véritable déréalisation scolaire de la littérature...

Le cinquième intérêt tient au fait qu'en travaillant la textualisation du carnaval (et donc plus généralement les relations texte-contexte), les élèves en viennent à se poser des questions de genèse de l'écriture du récit : « J'aimerais bien savoir, dit Sophie, si Maupassant avait d'abord en tête l'aventure des personnages et puis s'il a ajouté le carnaval ou l'inverse, s'il voulait faire une histoire avec carnaval et puis qu'il a trouvé cette histoire de gens qui partent dans une diligence... ».

Le sixième intérêt que manifeste enfin le groupe d'élèves interrogé sur la séquence de lecture ethno-critique concerne la situation même de lecture, le rapport du lecteur au texte. Julien l'affirme haut et fort : « D'habitude, quand on dit « Il faut lire un livre », c'est plutôt contraignant. Tandis que là, justement c'est bizarre, il y a une contrainte en plus puisqu'il faut respecter le fait qu'on doit chercher carnaval, mais c'est en fait moins contraignant parce que ça devient une curiosité. C'est motivant, c'est captivant ». Jean-Baptiste continue sur le même registre : « Il y a davantage de recherche, là au moins. Quand on nous

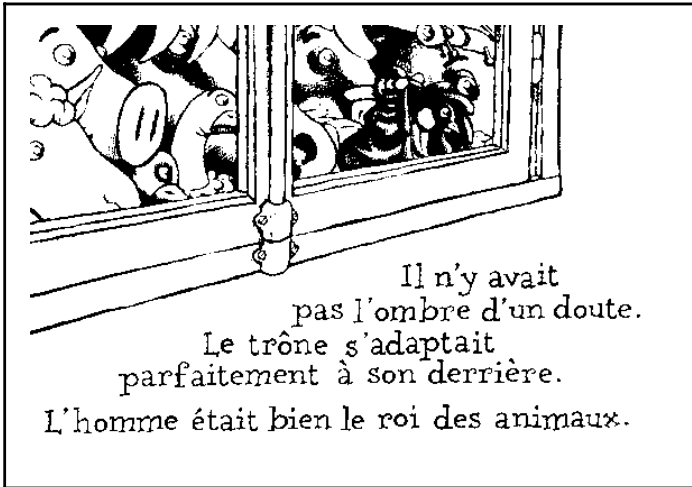
dit : « Tu lis le livre », on lit bêtement quoi, puis après il y a l'interro. C'est pas terrible. Tandis que là au moins il y a un travail de recherche dans nos têtes, dans les livres, dans le texte ». Géraldine conclut : « C'est censé être plus dur et en fait c'est attrayant. C'est la difficulté qui nous attire. Il y a de la recherche au moins. Maintenant, je vais chercher ».

ANNEXES



Le trône
Gérard
Moncomble,
Jean-Louis
Tripp

(éditions
Milan)



DOSSIER DOCUMENTAIRE POUR L'ENSEIGNANT

Notre lecteur trouvera ci-après quelques données fondamentales pour faciliter sa compréhension des pratiques carnavalesques.

1 – La toute première description ethnologique de Carnaval est due à Goethe dans son célèbre *Voyage en Italie* (février 1788).

2 – Pour une approche des carnivals médiévaux et modernes, voir M. Grinberg, *Carnavals et fêtes d'hiver*, Paris, Centre Georges-Pompidou, B.P.1., 1989, pp. 7-16.

3 – Pour une approche des carnivals des XIX^e et XX^es., se reporter à N. Belmont, *Mythes et croyances dans l'ancienne France*, Paris, questions d'histoire/flammarion, 1973, pp.67-78.

4 – Pour des perspectives sur l'avenir des carnivals on lira D. Fabre, *Carnaval ou la fête à l'envers*, Paris, Découvertes Gallimard, Traditions, n° 135, 1992, pp.109-111.

5 – Sur Carême, lire l'article « Carême, une expérience spirituelle », in Y. de Sike,

1. Une célèbre description ethnologico-littéraire de Carnaval

[...] En entreprenant une description du carnaval de Rome nous devons craindre l'objection qu'une fête pareille ne peut à vrai dire pas être décrite. Une masse vivante si grande d'objets sensibles devrait se mouvoir directement devant les yeux et être regardée et saisie par chacun à sa manière.

Cette objection devient encore plus grave si nous devons avouer nous-mêmes que le carnaval de Rome ne produit sur un spectateur étranger qui le voit pour la première fois, et qui veut et peut seulement « voir », ni une impression d'ensemble ni un effet agréable, et qu'il ne réjouit guère la vue ni ne satisfait l'esprit.

On ne peut embrasser du regard la rue étroite et longue dans laquelle une foule innombrable de personnes se meut dans un sens et dans l'autre ; on distingue à peine quelque chose dans la partie de la cohue que l'œil peut saisir. Le mouvement est monotone, le bruit assourdissant, la fin de la journée n'est pas satisfaisante. Mais ces difficultés seront bientôt écartées si nous nous expliquons mieux ; et la question sera avant tout de savoir si la description elle-même nous justifie. [...]

La différence entre les grands et les petits semble abolie pendant un instant : tout le monde se rapproche, chacun prend légèrement tout ce qui lui arrive, et l'impertinence et la liberté réciproques sont contrebalancées par une bonne humeur générale.

Ces jours-là le Romain se réjouit encore à notre époque de ce que la naissance du Christ a pu différer de quelques semaines,

mais non supprimer la fête des Saturnales et ses privilèges. [...]

Le Corso

Le carnaval de Rome se concentre dans le Corso. Cette rue délimite et détermine les réjouissances publiques de ce jour. En tout autre endroit ce serait une autre fête ; et pour cela nous avons avant tout à décrire le Corso.

Comme plusieurs longues rues de villes italiennes, il doit son nom aux courses de chevaux, qui terminent à Rome chaque soir de carnaval, et qui en d'autres endroits marquent la fin d'autres fêtes, telles que celles du patron ou de la dédicace d'une église [...]

Promenade en voiture sur le Corso

Déjà tous les dimanches et jours de fête de l'année le Corso est animé. Les Romains distingués et riches y font une heure ou une heure et demie avant la nuit des promenades en voiture en files très serrées ; les équipages viennent du Palais de Venise, tiennent la gauche, passent, quand il fait beau, devant l'obélisque, sortent par la Porte du Peuple et suivent la Voie Flaminienne, parfois jusqu'au Ponte Molle.

Ceux qui s'en retournent tôt ou tard tiennent le côté opposé ; ainsi les deux files de voitures passent l'une le long de l'autre dans l'ordre le plus parfait [...]

Première phase

Déjà à partir du nouvel an les théâtres sont ouverts et le carnaval a commencé. On voit par-ci par-là dans les loges une belle qui, déguisée en officier, montre avec le plus grand contentement d'elle-même ses

épaulettes au peuple. Les promenades en voiture se font plus nombreuses ; mais l'attente générale se porte sur les huit derniers jours. [...]

Signal de la liberté carnavalesque complète

L'attente se trouve alimentée et coupée chaque jour jusqu'à ce qu'enfin une cloche du Capitole donne peu après midi le signal qu'il est permis d'être fou à ciel ouvert.

A ce moment le Romain sérieux, qui se garde soigneusement toute l'année de tout faux pas, dépose tout d'un coup sa gravité et sa réserve.

Les paveurs, qui ont fait entendre jusqu'au dernier moment leur cliquetis, ramassent leurs outils, et en plaisantant ils finissent de travailler. Tous les balcons, toutes les fenêtres sont peu à peu garnis de tapis : sur les exhaussements du pavé des deux côtés de la rue on place des chaises devant les maisons : les locataires de condition plus modeste et tous les enfants sont dans la rue, qui cesse maintenant d'être une rue : elle ressemble plutôt à une grande salle de fêtes, à une immense galerie décorée.

Car de même que toutes les fenêtres sont garnies de tapis, de même toutes les tribunes sont ornées de vieilles tapisseries tissées ; les nombreuses chaises augmentent l'impression de chambre, et le ciel clément rappelle rarement qu'on est sans toit.

Ainsi la rue paraît peu à peu toujours plus habitable. En sortant de la maison on ne croit pas être en plein air et parmi des étrangers, mais dans une salle et parmi des personnes de connaissance. [...]

Les masques

Maintenant les masques commencent à devenir plus nombreux. Des jeunes gens revêtus d'habits de fête des femmes de la plus basse classe, avec la poitrine découverte et un air de suffisance effrontée, se montrent généralement d'abord. Ils caressent les hommes qu'ils rencontrent, se montrent sans-gêne et familiers avec les femmes, comme si elles étaient leurs pareilles, et font en outre tout ce que leur fantaisie, leur esprit ou leur polissonnerie leur suggèrent.

Nous nous rappelons entre autres un jeune homme qui jouait remarquablement bien le rôle d'une femme emportée, querelleuse, ne se laissant tranquiliser d'aucune façon, et qui se disputait ainsi tout le long du Corso, apostrophant chacun qui passait, tandis que ses compagnons semblaient se donner toutes les peines du monde pour le calmer.

Voici venir en courant un Polichinelle qui porte ballottant autour de ses hanches une grande corne suspendue à des rubans multicolores. Pendant qu'il cause avec des femmes il sait par un léger mouvement imiter effrontément l'image du vieux dieu des jardins dans la sainte Rome, et sa bouffonnerie excite plus de gaieté que d'indignation. En voilà venir un autre de la même espèce qui, plus modeste et plus tranquille, amène avec lui sa belle moitié.

Comme les femmes ont autant de plaisir à se montrer en habits d'hommes que ceux-ci à se faire voir en habits de femmes, elles n'ont pas manqué d'endosser le costume en vogue de Polichinelle, et il faut avouer qu'elle réussissent souvent à être des plus charmantes sous cette forme ambiguë. [...]

Les voitures

Tandis que le nombre des masques augmente, les voitures entrent peu à peu dans le Corso, dans le même ordre que nous avons décrit plus haut quand il était question des promenades des dimanches et jours de fête : avec la seule différence que maintenant celles qui, venant du Palais de Venise, descendent la rue du côté gauche, tournent là où le Corso cesse et remontent tout de suite de l'autre côté.

Nous avons déjà indiqué plus haut que la rue, si l'on fait abstraction des trottoirs réservés aux piétons, n'a dans la plupart des endroits qu'une largeur de guère plus de trois voitures.

Les trottoirs sont tous encombrés par des tribunes, couverts de chaises, et beaucoup de spectateurs ont déjà pris leurs places. Tout près des tribunes et des chaises descend une file de voitures qui remonte de l'autre côté. Les piétons sont enfermés dans un espace de tout au plus huit pieds de large entre ces deux files ; chacun se pousse de côté et d'autre autant qu'il peut, et du haut de toutes les fenêtres et de tous les balcons une foule compacte regarde la cohue.

Les premiers jours on ne voit la plupart du temps que les équipages ordinaires, car chacun réserve pour les jours suivants ce qu'il veut produire d'élégant ou de somptueux. Vers la fin du carnaval apparaissent plus de voitures découvertes, dont quelques-unes sont à six places, deux dames sont assises l'une en face de l'autre sur des sièges plus hauts de manière à ce que qu'on puisse les voir tout entières, quatre messieurs occupent les quatre autres places dans les coins, les cochers et les domestiques sont

masqués, les chevaux sont ornés de rubans de gaze et de fleurs. [...]

Les confetti

Si notre description n'a donné jusqu'ici que l'idée de conditions étroites, voire presque angoissantes, elle produira un effet plus singulier encore quand nous raconterons comment par une espèce de petite guerre, qui n'est la plupart du temps qu'un amusement mais ne devient souvent que trop sérieuse, l'agitation est portée dans cette foule compacte de gens en fête.

Probablement une belle a une fois par hasard, pour se faire remarquer parmi la foule et sous son déguisement, jeté des petits grains sucrés à son bon ami qui passait, et rien n'est plus naturel que celui qui avait été atteint ainsi se soit retourné et ait découvert son espiègle amie ; ceci est devenu maintenant un usage général, et l'on voit souvent après un jet pareil une paire de visages amis se rencontrer. Pourtant on est d'une part trop économe pour prodiguer des sucreries véritables, et d'autre part l'abus de ces projectiles a rendu nécessaires des provisions plus grandes et à meilleur marché.

C'est maintenant une industrie spéciale de fabriquer à l'aide d'un entonnoir de petites boules de plâtre qui ont l'apparence de dragées et de les porter dans de grandes corbeilles à travers la foule pour les vendre.

Personne n'est à l'abri d'une attaque ; chacun est sur la défensive, et ainsi se produit par espièglerie ou par nécessité tantôt ici et tantôt là un duel, une escarmouche ou une bataille. Piétons, gens en voiture, spectateurs aux fenêtres, sur les tribunes ou sur les chaises s'attaquent réciproquement et se défendent les uns contre les autres. [...]

Les rues adjacentes

L'épouvantable cohue que nous avons cherché à représenter autant que possible à nos lecteurs force naturellement une foule de masques à quitter le Corso pour gagner les rues voisines. Là des couples d'amoureux se promènent ensemble d'une manière plus tranquille et plus intime, là de gais compagnons trouvent de la place pour représenter toutes sortes de spectacles extravagants.

Une troupe d'hommes en habits de dimanche du bas peuple, avec de courtes vestes recouvrant des gilets galonnés d'or, les cheveux enfermés dans une longue résille pendante, se promènent avec des jeunes gens déguisés en femmes. L'une de ces dernières semble être dans un état de

grossesse avancée ; ils vont et viennent paisiblement. Tout d'un coup la discorde se met parmi les hommes, il se produit une vive altercation, les femmes s'en mêlent, l'affaire devient toujours pire ; finalement les combattants tirent de grands couteaux de carton argenté et s'attaquent les uns les autres. Les femmes les séparent avec des cris affreux, on tire l'un par-ci, l'autre par-là, les assistants se mettent de la partie comme s'il s'agissait d'une chose sérieuse, on tâche d'apaiser chaque parti.

Sur ces entrefaites la femme enceinte se trouve mal par suite de la frayeur ; on apporte une chaise, les autres femmes l'assistent, elle se démène d'une manière lamentable, et à l'improviste elle met au monde, à la grande joie des assistants. un être informe quelconque. La représentation est terminée, et la troupe s'en va jouer la même farce, ou une autre semblable, à un autre endroit. [...]

Mercredi des cendres

Ainsi une fête effrénée est passée comme un songe, comme un conte de fées, et il en reste peut-être moins dans l'âme à ceux qui y ont pris part qu'à nos lecteurs, à l'imagination et à l'intelligence desquelles nous avons présenté le tout dans son ensemble.

Si au cours de ces folies le grossier Polichinelle nous a rappelé incongrûment les plaisirs de l'amour auxquels nous devons notre existence, si une « Baubo » profane sur la place publique les mystères de l'enfantement, si tant de bougies allumées pendant la nuit nous rappellent la cérémonie suprême, notre attention est attirée au milieu de l'extravagance sur les scènes les plus importantes de notre existence.

La rue étroite, longue et toute pleine de monde nous rappelle davantage encore les chemins de la vie de ce monde, où chaque spectateur et participant, au visage découvert ou masqué, n'embrasse du regard depuis le balcon ou la tribune qu'un petit espace devant lui et à ses côtés, n'avance en voiture ou à pied que pas à pas, est plus poussé qu'il ne marche, plus retenu qu'il ne s'arrête de plein gré. et ne cherche qu'avec plus d'ardeur à arriver là où les choses se passent mieux et plus gaiement, puis se trouve de nouveau là aussi dans l'embarras et finit par être évincé.

S'il nous est permis de continuer à parler plus sérieusement que le sujet ne semble le permettre, nous ferons la remarque que les plaisirs les plus vifs et les plus grands ne

nous apparaissent et ne nous impressionnent qu'un moment comme les chevaux passant au vol devant nous, et laissent à peine une trace dans notre âme, que la liberté et l'égalité ne peuvent être goûtées que dans le vertige de la folie, et que le plus grand plaisir ne séduit au plus haut point que quand il côtoie de tout près le danger et qu'il jouit dans son voisinage de sensations voluptueuses à la fois anxieuses et douces.

Et ainsi nous aurions, sans y penser nous-mêmes, terminé aussi notre carnaval par une méditation de mercredi des Cendres, par laquelle nous ne craignons pas de rendre triste aucun de nos lecteurs. Nous

souhaitons plutôt que, comme à l'instar du carnaval de Rome la vie en général est quelque chose qu'il est impossible d'embrasser du regard, dont on ne peut jouir et qui même est plein de dangers, chacun soit amené par cette insouciant réunion de masques à se rappeler l'importance de chaque jouissance momentanée, souvent de peu d'apparence, que l'existence peut procurer.

Goethe, *Voyage en Italie*,
Traduction de Maurice Mutterer,
Paris, Champion, 1931

2. Carnavals médiévaux et modernes

Du solstice d'hiver à l'équinoxe de printemps, de Noël à Pâques, s'ouvre un temps de fêtes qui prépare l'arrivée du printemps.

Toute l'Europe connaît les fêtes d'hiver où sortent les masques. Temps du renouvellement de l'année dont le début a longtemps oscillé entre le 1^{er} janvier et le 1^{er} avril. Temps rythmé par quelques dates clés, 25 décembre, 1^{er} janvier, 6 janvier, 13 janvier, 2 février et les « jours gras » de carnaval.

Le 2 février, jour de la chandeleur, est aussi dans les croyances européennes le jour de la sortie de l'ours.

Regardant la lune ou le temps qu'il fait, il décide de la prolongation de l'hiver et rentre dans sa tanière ou de la venue du printemps et met fin à son hibernation. Carnaval, fête mobile, s'insère dans le calendrier lunaire au moment de la dernière nouvelle lune d'hiver, quarante jours avant Pâques.

La question des origines suscite toujours des controverses. Origine païenne, mais laquelle ? Romaine ? Ou plutôt indo-européenne ? Masques à têtes d'animaux, travestissements, rites d'inversion, venue des âmes des morts en février, tout cela existe, épars, en Europe. Lorsque le nom de carnaval apparaît au X^e siècle, il ne définit alors qu'une période de l'année. C'est de 1140, à Rome, que date la première description d'une fête avec jeux rituels, portant le nom de *Carnelevar*. Dès lors, l'histoire du carnaval est celle d'un compromis entre des traditions populaires ou « païennes » et l'Eglise qui mène un combat de longue haleine pour la christianisation du calendrier. Au carnaval succèdent les quarante jours de jeûne du carême, au Mardi gras... le mercredi des Cendres. L'histoire du carnaval,

c'est aussi celle de son rapport avec les structures sociales qui l'ont porté — les classes d'âge, les corps de métiers, les communautés rurales et urbaines — et de ses liens avec les pouvoirs. Favorisé, toléré ou combattu, il se maintient, dépérit et renaît dans la complexité de ses fonctions et la profusion de ses symboles. Dans sa longue traversée des siècles, il affirme l'emprise du cycle des saisons.

HOMME SAUVAGE, OURS, ET BESTIAIRE

Ours, hommes sauvages, hommes masqués portant peaux de bête, feuillage, paille, dépouilles, cloches, bâton, envahissent au son d'une musique des ténèbres le village ou la ville, venus du dehors, de la forêt, de la montagne ou du neuve.

Ours sortant de son hibernation, hommes sauvages aux multiples facettes, hommes-cerfs, diables cornus, Pailhasses de Cournonterral, hommes de chiffon ou hommes de paille de l'Yonne ou d'Allemagne, Bouchos de Mohacs en Hongrie, Kukeris de Bulgarie errent de maison en maison, font irruption dans le monde « civilisé », dans le monde des vivants. Génies de la nature ou âmes venant accomplir leur tâche saisonnière ? Ils apportent avec eux la boue, la lie de vin ou la paille; noircis à la suie ou au noir de fumée, ils parcourent les rues, salissant les passants, molestant les femmes. Nombreux sont les carnivals où ils s'affrontent à leurs contraires, les chasseurs, les blancs, les enfarinés, et finissent domptés, rasés.

Combat de la nuit et du jour, de la nouvelle lune et de la pleine lune, des morts et des vivants.

Qui sont-ils ?

Des personnages de contes populaires, tel Jean de l'Ours, de la littérature, tels Valentin et Ourson, Gargantua, des croyances relatives au culte des saints du mois de février en définissent les contours mythologiques. À côté d'eux ou à leur place, les animaux-simulacres, poulain, cheval, âne, coq... Animés par des hommes qui les portent, ils déambulent selon un rythme traditionnel — va-et-vient plus ou moins agressif —, allongeant le cou pour quêter par les fenêtres ou claquant les mâchoires. Ailleurs, le cheval-jupon exécute sa danse rituelle.

Sont-ils les derniers avatars des masques-cheval de la mythologie indo-européenne qui voyait en ces animaux les véhicules des âmes des morts et que la littérature populaire évoque à travers les récits de la Mesnie Hellequin ou de la chasse sauvage ?

Février n'est-il pas appelé dans l'aire germanique le « mois des âmes » ?

LE ROYAUME DE CARNAVAL

Carnaval contre Carême, gras contre maigre, viande contre poisson, ivresse contre sobriété, abondance contre jeûne, licence sexuelle contre abstinence, telle est l'image qui s'est constituée peu à peu à partir des XII^e et XIII^e siècles dans l'Europe chrétienne: affrontement de deux périodes de l'année à travers deux personnifications chargées de valeurs opposées. Les rituels, la littérature et l'iconographie l'ont véhiculée.

Chaque année, Sa Majesté Carnaval revient, entouré de sa troupe, instaurant son règne d'abondance et meurt comme l'année passée, brûlé ou noyé, pour laisser la place à la Vieille de Carême. Et, avec lui, les mets traditionnels, viandes et graisses bien sûr. Le cochon dont les tripes, boudins et saucisses sont utilisés en guise d'étrons les gâteaux, les crêpes rondes comme la lune à venir, les beignets, les aliments flatulents (fèves et haricots) qui font gonfler le ventre et libèrent les pets. Dès le Moyen Âge, le fol de carnaval est associé à ces aliments et aux « vents », tels le pet-en-gueule ou les soufflaculs de Pézenas, en chemise blanche et bonnet blanc, maniant le soufflet à la queue leu leu.

Corps gonflé, corps masqué, corps travestis ouvrent la voie de l'inversion carnavalesque: travestis exhibant les signes de la féminité, hommes enceints accouchant d'un pet ou d'un étron, hommes déguisés portant les attributs de la virilité brandis vers les femmes, mariés facétieux, etc.

Attouchements agressifs, jets de nourritures, oranges ou farine, jets de boue ou de lie de vin; coups de vessie de porc gonflée autant de gestes magiques — même si le sens en est oublié — destinés à favoriser la fertilité et la fécondité.

LES MAÎTRES DU CARNAVAL

Carnaval est un royaume qui a ses maîtres, ses règles, ses suppôts, des gestes et un langage codifiés, une justice. Royauté à deux têtes: d'un côté, Sa Majesté Carnaval qui ressuscite chaque année; de l'autre, le roi de la jeunesse. Cette classe d'âge — les jeunes hommes célibataires — a le devoir et le privilège d'assurer le passage d'une année à l'autre, de l'hiver au printemps. Elle se choisit un roi, prince ou abbé, pour une année. Le mode de désignation varie d'un lieu à l'autre. Le dignitaire peut s'entourer d'une cour composée d'officiers, de fous... Les enfants avaient — et ont encore parfois — leur royaume.

C'est à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance que les groupes de jeunesse conquirent leur heure de gloire: abbaye des Conards à Rouen. Mèrefolle à Dijon, Malgouverne à Lyon et Mâcon, Sots d'Amiens... Les Dziady de Pologne, les cliques de Bâle, les Gilles de Binche, les Pailhasses de Courcouronnes et d'autres encore reprennent à leur compte l'organisation du carnaval.

Les nouveaux mariés de l'année, sans enfant, ont aussi un rôle à jouer en carnaval. Divers rites (comme le saut qu'ils effectuent au-dessus du feu des Brandons, le premier dimanche de carême) doivent leur assurer la fécondité. Célibataires et mariés, ou nouveaux mariés, s'affrontaient autrefois au cours de jeux rituels.

L'importance des classes d'âge dans la vie des communautés s'est estompée; mariés, pères de famille et femmes trouvent aujourd'hui leur place dans la fête.

Puis le carnaval éclate et se partage le territoire des villes: carnaval de quartier, carnaval aristocratique ou populaire, carnaval des conscrits, carnaval des métiers — des bouchers avec la promenade du boeuf gras, et aussi des blanchisseuses — carnaval des bandes joyeuses... Les maîtres du carnaval ont de nombreux privilèges: se masquer, pénétrer dans les maisons, se faire offrir à boire ou à manger, quêter, redistribuant ainsi à leur profit les biens de la communauté, toucher les femmes, rendre la justice carnavalesque. C'est aussi à l'ensemble de ces

pratiques sociales acceptées que le carnaval doit sa vitalité.

ORDRE SOCIAL

Vie et mort de Carnaval, charivari, rites d'inversion, des sexes, des âges, de l'ordre social, rêves de cocagne, jeux du langage: tout est en place pour la folie carnavalesque.

La plus ancienne prérogative des jeunes hommes est de contrôler les alliances matrimoniales et les rapports conjugaux: mariages mal assortis, adultères, homme ou femme battu par son conjoint. Toutes ces « déviances » suscitent l'intervention de la jeunesse — sous forme de charivari ou d'assouade — et les facéties carnavalesques. Une redevance en argent ou en nature suffit à faire taire le tapage du charivari ou la chanson des cocus dont certains sont aussi les maîtres des groupes carnavalesques. Du monde à l'envers à la critique du monde, il n'y a qu'un pas, tôt franchi. L'histoire s'immisce dans le royaume du carnaval qui se peuple de nouveaux personnages, ancêtres, célébrités locales, Sarrasins, Indiens, Tsiganes...

Rouen. 1541 : les Conards font défiler le cercueil de Marchandise morte, jusqu'à la

halle où un personnage habillé en ermite lit la chronique de Pantagruel.

Romans. 1580 : artisans, paysans et notables se défient par masques interposés, poussant jusqu'à l'extrême tension l'utilisation des codes symboliques du carnaval. Les « riches » prennent peur et Mardi gras finit par un massacre.

Draguignan, 1832 : les masques défilent, arborant les lanternes tricolores. La preuve est faite de l'adhésion de la population à la République.

Les habitants de Mohacs pensent, aujourd'hui, commémorer la célèbre bataille contre les Turcs en 1526.

Scandales locaux, individuels ou collectifs, conflits politiques, événements internationaux ne cessent d'enrichir le monde à l'envers. Y font écho les masques de gouvernants, les pancartes satiriques, la longue liste des erreurs commises par Carnaval et qui lui valent sa condamnation. Lieu de résistance culturelle, lieu de critique et d'invention, mise en scène de l'imaginaire, il ne cesse de nous interroger.

Carnavals et fêtes d'hiver,
Martine Grinberg (Centre G.-Pompidou)

3. Les carnivals aux XIX^e et XX^e siècles

[...] Les cérémonies calendaires se laissent aisément classer à l'intérieur des saisons : cycle de Carnaval et Carême à la fin de l'hiver, de Pâques et de mai au printemps, de la Saint-Jean au solstice d'été, de l'automne, des Douze Jours (de Noël à l'Épiphanie) en hiver. Ces cycles n'ont pas tous en France la même importance : Carnaval, la Saint-Jean et Noël sont les plus notables, à des titres divers. Il faut remarquer en outre que le schéma général des rites calendaires celtiques ne semble pas avoir subsisté. [...]

Le cycle de Carnaval s'oppose aux autres par le fait qu'il n'a intégré aucun personnage chrétien, bien qu'il marque le début d'une période religieuse qui s'achève par une des fêtes les plus importantes de la religion chrétienne. D'autre part il a pris au Moyen Âge une importance considérable et pour cette raison il a pu rester vivace longtemps. Son étendue dans l'année était fort variable selon les régions et les époques : restreint au minimum c'était un seul jour, le Mardi gras. Dans son extension maximale, il com-

mençait à Noël, au 1^{er} janvier, aux Rois ; ou bien son début était fixé à la Chandeleur (2 février), un mois avant le Mardi gras, au jeudi ou au dimanche qui le précèdent. Son nom se réfère directement à la période d'abstinence du Carême : il vient de *carne levare*, « enlever la viande ». Parmi les traits qui caractérisent le Carnaval, le plus connu est certainement la coutume des déguisements. Le port de masques est assez récent (bals masqués de l'Opéra au XIX^e siècle, de nos jours restreints aux enfants), mais il provient du procédé qui consistait à se noircir le visage d'une substance noire et à se vêtir de façon incongrue ; le plus souvent, hommes et femmes échangeaient leurs vêtements. Non seulement les masques avaient le visage noirci, mais de plus ils tentaient de barbouiller les gens qu'ils rencontraient de la même substance noire (suie, cirage, etc.), ou de boue, ou d'ordures. Les jeunes filles étaient particulièrement visées ; celles qui avaient été ainsi maculées — disait-on dans certaines régions — se marieraient dans l'année. On

sait que les ordures et les substances sales ont une valeur atropopaique. Il en reste quelque chose de nos jours quand on dit, par exemple, que marcher dans un excrément porte bonheur ou dans la façon de souhaiter bonne chance à quelqu'un qui va être soumis à une épreuve. [...]

Les personnifications de Carnaval et de Carême se retrouvent dans de nombreuses régions. Il s'agit le plus souvent d'un mannequin de paille, mais peut-être était-ce autrefois un être humain dont le rôle était fort dangereux, puisqu'à l'issue de la procession on met à mort le personnage qu'il représentait. Plus récemment le mannequin est brûlé dans la liesse générale. Dans la Franche-Comté, on confectionnait une effigie de Mardi gras, le Mercredi des Cendres, et on la promenait par les rues au milieu des chansons. Puis, on amenait le délinquant sur la place publique et on le jugeait en face de l'hôtel de ville. Des juges, camouflés à l'aide de vieux rideaux rouges, et munis de gros livres, prononçaient l'arrêt de mort. Le mode d'exécution variait avec les villes. Tantôt on le brûlait, tantôt on le noyait ou le décapitait. Dans ce dernier cas, on garnissait l'effigie de tubes qui projetaient des jets de sang au moment critique ; ce spectacle faisait une profonde impression sur l'esprit des enfants ; quelques-uns d'entre eux pleuraient à chaudes larmes. Cependant, les assistants poussaient des cris perçants et paraissaient plongés dans la plus grande douleur. La cérémonie se terminait en général, le soir, par un bal, que les jeunes mariés étaient tenus d'offrir comme contribution aux réjouissances populaires ; sinon, leur sommeil risquait fort d'être interrompu par les notes discordantes d'un charivari exécuté sous leurs fenêtres. Ce personnage mis à mort, c'est Mardi gras, *Caramantran*, *Carmétran Vieux* (Carême), mais ce peut être aussi un personnage féminin : la *Vieille*. [...]

Van Gennep, se refuse absolument à voir dans l'ensemble cérémoniel du Carnaval en France une survivance de systèmes religieux cohérents (soit antiquité méditerranéenne, soit Europe celtique ou germanique) qui se seraient adaptés à la pratique imposée par l'Eglise du jeune de quarante jours. A ses yeux c'est impossible parce que, d'une part, il n'existe aucun mythe concernant la période de Carnaval et Carême et d'autre part, la personnification d'une période de temps est trop abstraite pour être

primitive. Pour lui le mannequin est un bouc émissaire qu'on charge de tous les méfaits commis par la collectivité pendant l'année. En fait il ne voit « dans ces personnifications et ces rites que des rites de passage, des cérémonies de terminaison dramatisées ». « Carnaval est mort » signifie qu'on ne doit plus manger de viande ; alors par endroits, on a eu l'idée de fabriquer un personnage appelé Carnaval ou Mardi gras, et de le faire mourir. » C'est à partir du Moyen Age que le jeûne de 40 jours fut imposé rigoureusement par l'Eglise ; la réaction populaire à cette contrainte fut ritualisée de cette manière. [...]

La participation du groupe de la jeunesse locale est fort importante dans tout le Carnaval, Van Gennep le souligne « Si j'avais à entreprendre une étude historique (du Carnaval), je partirais de l'idée, fondée sur les documents directs modernes, que les réjouissances, et surtout les licences carnavalesques, n'ont pas été une invention du peuple considéré globalement, mais d'une de ses fractions organiques, d'une vraie société spéciale, et selon des normes qui ont été obligatoirement, sinon identiques, du moins parallèles sur toute l'étendue du territoire français, malgré les diversités de langue et d'appartenance politique. » Une preuve nous en est donnée par l'évolution ultime des cérémonies du Carnaval : dans la société moderne, urbaine en particulier, elles ne sont plus pratiquées que par le groupe social que constituent les enfants, c'est-à-dire le groupe le plus proche de celui qui en avait autrefois l'apanage : la classe des adolescents et des jeunes gens jusqu'à ceux, exclusivement, qui venaient d'accéder au statut matrimonial, parmi lesquels les jeunes mariés encore sans enfants se trouvaient dans une zone marginale qui participait des deux statuts.

C'est pendant le cycle du Carnaval-Carême que s'expriment les vindictes publiques. Les charivaris sont parfois reportés à cette période quand il s'agit de sanctionner des états de fait et non des événements : maris battus par leurs épouses, épouses infidèles, célibataires tardés, etc. C'était la jeunesse locale qui les organisait, ainsi que les mascarades, les cortèges, les farces, les feux. C'est aussi à cette époque que le chef de cette Jeunesse (Roi ou Abbé) était souvent élu.

Le cycle de Carnaval-Carême se distingue enfin par la « licence des mœurs — dit Van Gennep — par une suspension temporaire des règles de vie normale, par un

droit à l'insulte personnelle ou collective, par l'émergence d'actes, ou plus souvent de symboles, sexuels et même érotiques » Ce dernier trait, ainsi que la mise à mort de la personnification de cette période rappelle les Saturnales romaines, pendant lesquelles régnait la plus grande licence des mœurs et où était élu un maître des réjouissances qu'on mettait ensuite à mort. Comme dans toute période de subversion, on trouve un principe d'inversion : maîtres et esclaves échangeaient leurs rôles respectifs. Ce renversement, on le trouve aussi à l'œuvre dans les déguisements du Carnaval, lorsque hommes et femmes échangent leurs vêtements. Mais il est cependant difficile de considérer le cycle du Carnaval-Carême comme une survivance des Saturnales romaines ; celles-ci, en effet, se déroulaient en décembre. Pour Frazer ces dates différentes ne posent pas un problème, car l'ancienne année romaine se terminait avec le mois de février. Il suppose que, dans les campagnes, la fête des Saturnales était peut-être toujours célébrée à cette date et, après que le christianisme soit répandu, elle a reconquis les

viles. L'hypothèse est risquée et invérifiable. Il faut cependant en retenir le fait qu'en hiver et à la fin de l'hiver on célébrait à diverses époques des cérémonies dont quelques traits semblent constants : licence des mœurs, renversement de l'ordre établi, personnification et mise à mort. Et sans doute le renouveau de la végétation est sous-jacent à cet ensemble. [...]

La même logique à l'envers, les mêmes permutations du bas et du haut se manifestent dans les gestes et mouvements : mouvement du devant derrière, chevaux enfourchés la face vers la queue, marche sur la tête, exhibition du derrière.

En fait, cette logique détermine le choix et la destination des objets utilisés pendant le carnaval : ils sont pour ainsi dire utilisés à l'envers, à l'encontre de leur usage habituel : les ustensiles domestiques sont des armes ; l'attirail de cuisine et la vaisselle, des instruments de musique. [...]

Mythes et croyances dans l'ancienne France, Nicole Belmont
(Flammarion, coll. « Questions d'histoire »)

4. L'avenir du carnaval

Que reste-t-il du carnaval ancien, de ses figures, de ses rites, de ses expériences nécessaires dans cette actuelle féerie pour touristes, partout perçue comme un idéal ? Peut-être plus qu'il n'y paraît si l'on admet que cette fête est désormais profondément clivée. A Rio comme à Bahia, à Viareggio comme à La Nouvelle-Orléans, le carnaval se dédouble. Une scène brillante, publique, centrale repousse vers les marges la tradition toujours résurgente des hommes sauvages, des revenants et des garçons enceints, les libertés plus récentes de l'intrigue amoureuse, la verve critique et dénonciatrice. Comme ces actes essentiels ne font plus partie du « programme », on oublie souvent leur existence souterraine.

Mais d'être ainsi passés dans l'ombre a pu les métamorphoser parfois. Carnaval semble en effet autoriser dans l'Europe du XXe siècle moins la mise en scène collective de grands thèmes rituels que l'expression singulière d'une aventure pour soi. Le maquillage narcissique, le beau visage, peint mais découvert, en quête de regards qui succombent à sa séduction, remplace le masque uniforme ou repoussant. La parade où l'on

se montre se substitue au drame joué ensemble, en partageant le même langage mimé et proféré. Si la folie carnavalesque existe toujours, elle est moins celle des confrères, qui l'alimentaient en secret avant de l'exposer dans les rues, que celle d'individus qui ne jouent que leur scénario et se replient pour finir sur leur univers intime. D'où cette interprétation divaguante, cette relecture fantasmatique qui s'empare du carnaval, dans des textes et des images, pour lui attribuer tous les sens possibles.

James Ensor, le peintre belge, fut hanté jusqu'au délire par les masques de la fête bruxelloise. Il voyait sous leurs oripeaux, sous le plâtre rougi de leurs visages, la pourriture des chairs et les os de la mort, et dans le flot masqué derrière son roi provisoire, les foules modernes crucifiant à nouveau leur dieu.

Pourtant, carnaval est toujours de son temps

Il s'accorde volontiers aux secousses du présent, il n'existe qu'en exerçant sa verve critique sur le cours actuel du monde et sur les puissants du moment.

C'est ce qui rend souvent cette fête, ses mots et ses écrits, opaques à la curiosité

étrangère. Car, loin de prétendre à la transparence, carnaval joue sur les références et les enveloppes de métaphores.

Pour les gens du lieu, aucun masque ne déroge jamais tout à fait son porteur ; au contraire, il le révèle. Il en est ainsi de la fête tout entière. Elle doit apparaître comme un mystère insaisissable.

Mais, une fois l'effervescence retombée, le dernier bûcher éteint, les masques abandonnés, la fête reste pour une part prisonnière de ce présent qui l'a engendrée. Elle s'éloigne d'un coup de ses acteurs, elle ne leur laisse que des souvenirs éparpillés. Et dans cet écart nécessaire, dans cet oubli,

que le carême ancien ritualisait, s'enracine un dernier rapport entre carnaval et le temps. Son retour, sa répétition annuelle sont toujours frappés d'incertitude ; cette fête est aussi menaçante que menacée, on sait que son histoire est discontinue, on cite d'anciennes éclipses, d'où la lancinante question : « Le fera-t-on cette année ? » Son avènement doit donc être une surprise, une conquête, comme si le rite s'efforçait, paradoxalement, de préserver les errances, les hésitations, les aléas de la vie.

Carnaval ou la fête à l'envers, Daniel Fabre (Découvertes Gallimard, Traditions)

5. Carême, une expérience spirituelle

Le mot Carême provient de *quaresima*, altération populaire de l'expression latine classique *quadragesima dies*, le « quarantième jour », sous-entendu : avant Pâques. La coutume de se préparer pour l'arrivée de Pâques par un jeûne de quarante jours s'imposa dans les différentes Eglises d'Orient à la suite des conciles de Nicée (325) et de Laodicée (365) et fut adoptée définitivement trois siècles plus tard à Rome, où la pratique du jeûne et de la pénitence était facultative.

Déjà en 653, le concile de Tolède interdit toute consommation de viande pendant toute une année à ceux qui auraient rompu le jeûne du Carême, tandis que Charlemagne, en 789, menaça de la peine capitale quiconque aurait enfreint, sans dispense spéciale, la loi du Carême.

Cette période de quarante jours commémore la tentation de Jésus dans le désert ; alors que la faim le tenaillait, il fut interpellé par le démon ; « Si tu es le fils de Dieu, ordonne que ces pierres deviennent des pains. » Et Jésus répondit : « Il est écrit, l'homme ne vivra pas seulement de pain mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

Le Carême, aux premiers siècles du christianisme, était surtout une période de préparation des catéchumènes au baptême qu'ils recevaient la nuit de Pâques, mais aussi à la purification symbolique des pénitents, qui, soumis en même temps à des macérations particulières, allaient recevoir, au cours de cette même nuit de Rédemption, le pardon de l'Eglise.

Mais, à cette époque, la durée et la rigueur du Carême différaient d'une Eglise à

l'autre : à Alexandrie, par exemple, on jeûnait toute la semaine sainte, tandis qu'à Lyon, au temps de saint Irénée (II^e siècle), on s'abstenait de toute nourriture pendant les deux jours précédant Pâques. Au IV^e siècle, l'Eglise de Jérusalem respectait huit semaines de Carême pendant lesquelles on ne jeûnait pas les samedis et les dimanches. Le reste du temps les fidèles prenaient un seul repas par jour composé de pain, de légumes et d'eau. L'heure du repas, elle aussi, variait d'une Eglise à l'autre.

À partir du VII^e siècle, on avança le début du Carême au mercredi des Cendres, et les trois dimanches précédents — Septuagésime, Sexagésime et Quinquagésime — furent inclus dans la préparation de Pâques, qui commence ainsi neuf semaines avant la grande fête de la Résurrection. Dans cette période s'aménage, à partir du XII^e siècle, le temps du carnaval dont la durée diffère aussi suivant les traditions.

Avec la disparition progressive du catéchuménat, le Carême devint une période de jeûne et de privations volontaires pour les fidèles désireux de participer aux souffrances de la Passion. Depuis 1949, l'Eglise catholique ne prescrit le jeûne que le mercredi des Cendres et le Vendredi saint. Ces deux jours correspondent en effet à une célébration de la mort et ont valeur de rappel de notre propre fin à venir : le mercredi des Cendres, le prêtre bénit les cendres des rameaux de l'année précédente et trace avec elles une croix sur le front des fidèles qui assistent à l'office en prononçant la phrase « Tu es poussière et tu retourneras en poussière. » Quant au Vendredi saint, il com-

mémore l'anniversaire de la mort du Christ sur la croix, ultime étape du sacrifice afin qu'une nouvelle chance de vie soit offerte à l'humanité.

Force est de constater que l'assouplissement du Carême dans l'Église catholique est aussi bien le résultat d'une adaptation aux mœurs modernes qu'une réponse tardive aux critiques des deux grands réfor-

mateurs, Martin Luther et Jean Calvin, concernant le Carême, dont l'observance était, à leur yeux, trop ostentatoire et pas assez intériorisée. En fait, dans la tradition protestante, la mise en cause du Carême est associée à la critique du carnaval. [...]

Fêtes et croyances populaires en Europe, Yvonne de Sike (Ed. Bordas)

DOSSIER DOCUMENTAIRE POUR L'ÉLÈVE

1 – Boule de suif, un nom de Carnaval.

Des personnifications du Carnaval

« Mardi-gras, Caramentran, Dimanche grasse, Boule de Suif, Saint Pançard, etc. sont des personnifications des jours gras, des personnifications de cette période de temps pendant laquelle on fait bombance. Ces personnages portent des noms significatifs, soit qu'ils indiquent leur capacité stomacale, soit qu'il souligne leur nature d'incarnation du temps. Mais de même qu'on tue le temps, on tue Carnaval, c'est-à-dire le temps où l'on va renoncer à la chair » (d'après P. Saintyves, « Les rondes et quêtes de carnaval », *Revue des Traditions Populaires*, tome XXXIV, 33^e année, p. 131).

2 – Sur le Carnaval au Moyen Age et à la Renaissance, voir B. de Villaines et G. d'Andlau, *Carnavals en France, hier et aujourd'hui*, Paris, Fleurus idées, Fleurus, 1996, pp. 20-24.

3 – Pour les carnavals au XIX^e et au XX^e siècle, lire B. de Villaines et G. d'Andlau, *op.cit.*, pp. 32-37.

4 – Pour les traits constitutifs des rites carnavalesques, se reporter à B. de Villaines et G. d'Andlau, *op.cit.*, pp. 41-62.

2. Carnavals au Moyen-Age et à la Renaissance

Le Moyen-Age et la Renaissance virent sans aucun doute l'apogée des fêtes carnavalesques, sans qu'on puisse parler d'un carnaval type. Il existe alors une grande variété de rites d'un endroit à l'autre, même si l'on peut y reconnaître de grandes lignes forces. Ces éléments épars, provenant de cultures diverses, mais restés bien vivaces, vont s'intégrer peu à peu dans le calendrier chrétien avec l'instauration du carême. Les différentes festivités marquant la fin de l'hiver et le début du printemps se rassemblent autour des quelques journées précédant cette période de jeûne et de privation. C'est alors qu'apparaît le mot *carnaval* (*carnevale* : adieu la viande).

Dans l'Église primitive, le carême était un temps ultime de préparation pour les catéchumènes qui recevaient le baptême dans la nuit de Pâques. Dès le IV^e siècle, les différents

conciles recommandent d'en faire un temps de pénitence et de purification pour tous les chrétiens afin de mieux célébrer la Passion et la Résurrection du Christ. Ni mariages, ni spectacles, ni jeux n'avaient lieu pendant le carême. On devait jeûner, ou du moins s'abstenir de viandes et de matières grasses, sauf le dimanche. En 653, le concile de Tolède alla jusqu'à interdire la consommation de viande pour toute l'année, à ceux qui en auraient mangé sans nécessité durant le carême. Sous Charlemagne (747-814), rompre le jeûne sans raison grave passe pour un crime capital, c'est-à-dire faisant encourir la peine de mort.

Le début du carême fut d'abord fixé au dimanche de la *Quadragesime* (quarantième jour avant Pâques). Mais à cause des dimanches, on ne jeûnait que trente-six jours et non quarante comme l'avait fait

Jésus au désert. A partir du VII^e siècle, on lui ajouta donc quatre jours, et le carême commença un mercredi, par le rituel des cendres, signe d'humilité et de pénitence.

L'affirmation de Carnaval face à Carême

Du XI^e au XVI^e siècle, de nombreux textes témoignent de l'émergence du couple carnaval / carême sous forme d'allégorie où s'affrontent des mondes contraires. Les représentations picturales et littéraires de ce duel sont multiples. [...] Romances, fabliaux, tragi-comédies, tous les genres se disputent le sujet. Au Pays basque, de véritables mises en scène adaptent le conflit de façon formelle et théâtrale.

Bonhomme Carnaval, détrôné par Carême-Prenant

Cette opposition de plus en plus affirmée se concrétisait sous la forme de procès aboutissant à la condamnation du Bonhomme Carnaval et à sa destruction, le plus souvent par le feu.

A ce monarque déchu, succédait Carême-Prenant qui devait régner jusqu'à Pâques. [...]

Quand règne la folie...

Carnaval voit l'avènement d'un nouveau royaume avec des règles, des gouvernants et des sujets hors du commun !

La jeunesse est reine... Chaque année, il donne la primauté aux jeunes gens célibataires dans la conduite des fêtes et des jeux. Un roi est élu par le groupe, ou désigné selon des modalités diverses. A la fin du XIV^e siècle, la plupart des villes et des villages possèdent leur groupe ou *abbaye* : *Malgouverne* à Mâcon, *Coquille* à Lyon, *Conards* à Rouen, *Sots* à Amiens, *Hydeulx* à Cambrai... Dans les agglomérations importantes, plusieurs groupes peuvent se constituer, à partir d'un territoire (paroisse, quartier) ou d'une corporation.

Durant le carnaval, les jeunes régissent les relations entre hommes et femmes. Les cortèges ou les saynètes (farces) s'at-

taquent aux veufs remariés, aux couples inégaux par l'âge, aux cocus et aux femmes adultères. Le *charivari*, ou chahut organisé devant le domicile des personnes concernées, ne cesse qu'en échange de cadeaux : boissons, mets ou argent.

De la liberté d'expression à l'émeute. A une époque où la liberté d'expression et les possibilités pour le peuple d'influencer le pouvoir sont limitées, les jours de carnaval sont une occasion unique de manifester. Le travestissement, les plaisanteries, le mime sont un moyen d'exprimer des revendications légitimes d'une manière somme toute pacifique et peu dangereuse pour les autorités locales. Cependant, lorsque la tension est trop forte, la violence peut éclater et se propager rapidement.

Emmanuel Le Roy Ladurie décrit un carnaval à Romans vers 1580. La colère monte sur les rives du Rhône, allumée par la misère et le prix du blé, le peuple refuse de payer les impôts. Dans ce climat de révolte, le carnaval arrive à point nommé : « Ils firent plusieurs grandes chères, branles et mascarades, disoient que les riches de leur ville s'estoient enrichis aux despens des pauvres gens. » En effet, n'est-il pas d'usage qu'à carnaval les biens des adultes soient redistribués aux plus jeunes, ceux des riches aux démunis. Mais les « gens de bien », prennent peur et organisent un « royaume » concurrent prélude à l'organisation de la répression. Ils nomment un roi, un chancelier, des juges, des arquebusiers, exprimant leur désir d'ordre et de puissance. La tension augmente vivement. Mais l'affrontement en principe symbolique des partis, dans les joutes, les festins ou les danses, se termine par le massacre bien réel des artisans de Romans.

[...]

Carnavals en France, hier et aujourd'hui, Béatrice de Villaines, Guillaume d'Andlau (Editions Fleurus)

3. Carnavals aux XIX^e et XX^e siècles

Au XIX^e et au XX^e siècle le carnaval s'adapte

Une frénésie de mascarade s'empare de la population après la Révolution. Mais au milieu de l'exubérance, l'ordonnement des fêtes commence à s'écrire et se codifier. Les nouvelles structures administratives du Premier Empire répertorient les carnavals

qui ont résisté à la tourmente révolutionnaire. Les préfets se transforment parfois en véritables ethnographes pour relater et décrire des mœurs qui leur semblent d'un autre âge. Ces textes très divers révèlent la permanence du vieux système carnavalesque : masques et travestissements pour garçons et filles, quêtes, exactions sur les

nouveaux mariés, charivari, parfois asinades des maris trompés ou battus, En 1821, le préfet De Villeneuve retrouve dans presque toutes les communes des Bouches-du-Rhône des traces de *caramentran*. Il note que la coupure de la Révolution a hâté et mis en forme une évolution amorcée au XVIII^e siècle : en Arles, on ne célèbre plus les brandons ; à Vitrolles, le repas du Mardi gras a été abandonné ; dans d'autres endroits, la célébration tend au contraire au spectacle organisé.

Le carnaval reste un événement social ambigu, particulièrement dans les grandes villes qui s'agrandissent avec l'arrivée d'une nouvelle classe ouvrière. Ses caractéristiques en font un moment privilégié de défoulement pour les classes populaires : une journée de cris et de danses, un repas bien arrosé, qui balaient le quotidien et les soucis. Par les costumes, les danses et les chansons, le petit peuple de la ville donne le ton des festivités. Il n'y a plus renversement des rôles mais nivellement. La bourgeoisie, attirée par ce monde qu'elle croise normalement de loin, en adopte le comportement pour un jour. L'idéal d'*Egalité* lancé par la Révolution de 1789 trouve une nouvelle résonance. En mimant avec une certaine fascination ces manifestations d'un jour, la bourgeoisie semble adhérer momentanément aux revendications des barricades.

Le carnaval parisien symbolise bien cette évolution, même s'il reste canalisé dans les limites de Belleville et de La Courtille qui accueillent bals et guinguettes où évoluent plusieurs milliers de danseurs les grands soirs. Là, le petit peuple de Paris — marchands, laveuses et prostituées — s'amuse. Ces grandes libations attirent les bourgeois et les aristocrates qui, sous leurs masques, ne dédaignent pas de venir s'encanailler dans les faubourgs, laissant pour un soir les bals masqués de l'Opéra où doit se montrer la jeunesse dorée.

Violence et subversion n'ont pas définitivement disparu : Mardi gras a ouvert la voie aux barricades et à la révolution de 1848. Le 23 février, ouvriers et étudiants se rassemblent sous les fenêtres de Guizot pour fêter sa démission. Sur le boulevard des Capucines, la troupe ouvre le feu sur un groupe menant un âne coiffé d'un bonnet phrygien. Les morts seront transportés dans toute la capitale au cours d'une cavalcade macabre qui mettra la ville en feu. Ces

révoltes marquent un tournant et vont justifier un renforcement du contrôle des autorités.

Une nouvelle organisation codifiée. Les chars se font nombreux et sont souvent loués à de grandes sociétés comme les grands magasins qui y vantent leurs produits. La révolution industrielle et commerciale est en marche. Les associations, harmonies ou sociétés sportives, participent largement à ces manifestations et à leur préparation. Toutefois, les comités des fêtes demeurent contrôlés par les grandes entreprises qui les subventionnent. Ces « mécènes » en retirent surtout un prestige et une grande popularité. Cette nouvelle conception du carnaval se traduit par de nombreux concours, faire-valoir de leurs promoteurs. Tout peut être primé : les chars, les travestissements ou les groupes musicaux... Et les jeunes filles rivalisent de beauté pour être élues reines d'un jour.

Cette diversification des festivités s'accompagne d'une structuration plus rigide. Les villes trouvent dans les trajets bien définis une possibilité de baliser et de contrôler l'espace public. Des quêtes et des bals payants sont organisés pour aider des œuvres philanthropiques, et surtout financer des défilés de plus en plus fastueux.

La Première Guerre mondiale porte un rude coup à de nombreux carnivals. Après la victoire, les fêtes reprennent difficilement, parfois dans le but de financer la construction et l'entretien des monuments aux morts de la Grande Guerre. La crise de 1929 n'arrange évidemment pas les choses. Dans les campagnes, des classes d'âge décimées, un exode rural important et la dénatalité contribuent à la régression du carnaval qui disparaît parfois complètement. [...]

La banalisation de la fête. Le carnaval puisa longtemps sa force dans un certain nombre d'oppositions qui disparaissent au cours du XIX^e et surtout du XX^e siècle. S'il fut longtemps l'un des rares moments de l'année où l'on pouvait manger à profusion, l'amélioration générale du niveau de vie a transformé les habitudes alimentaires. Manger de la viande n'a aujourd'hui plus rien d'exceptionnel en France pour la majorité de la population.

Le renversement des rôles, formidable exutoire dans un monde marqué par une hiérarchie stricte des classes sociales permettait au plus obscur des miséreux de devenir roi, et au riche de s'encanailler pour un

jour. Aujourd'hui, une plus grande fluidité de la société et l'évolution des mœurs le rendent moins nécessaire.

La fête a été longtemps un lieu de revendication collective à des époques où les libertés de réunion, d'association et de la presse étaient limitées. La violence et les révoltes qui s'y exerçaient en sont la preuve. La société contemporaine, en développant et organisant d'autres modes d'expression et de revendication, prive la fête de ce rôle. Mais les grandes manifestations sociales d'aujourd'hui comportent le plus souvent des éléments festifs, des refrains satiriques, des masques, des travestissements, des défilés...

Le carnaval de l'an 2000 ?

Les années 1950 et 1960 ont vu un désintérêt grandissant des populations pour ce type d'événements. La fête, vécue jusqu'alors comme un moment collectif, traditionnel et sacré, a éclaté en de multiples formes profanes, et le plus souvent privées. Avec la présence de la télévision dans tous les foyers, les divertissements se transforment, s'individualisent. La désertification des campagnes et l'exode des jeunes entérinent le déclin amorcé depuis le début du XXe siècle. Dans les villes ou les banlieues, l'anonymat domine et les modes de vie ne sont plus adaptés à cette forme de convivialité.

Le carnaval s'ajuste à ces nouvelles contraintes. En s'officialisant, il s'aseptise : cortèges parfaitement ordonnés, thèmes

imposés. Derrière des barrières, parfois assise dans des tribunes, la foule admire mais ne participe pas à ce jaillissement de couleurs et de sons. L'agressivité inhérente à ce défilement annuel est canalisée : les pétards, la mousse à raser, la farine sont limités si ce n'est interdits.

Carnaval rentre dans le rang. Il a perdu l'une de ses spécificités, celle d'une fête spontanée où tout le monde est convié.

Depuis le début des années 1980, un regain d'intérêt se manifeste pour les fêtes traditionnelles et, plus particulièrement, pour les carnivals. Crise économique, crise des valeurs, retour sur un passé idéalisé et rassurant, recherche d'une nouvelle convivialité, voilà certainement quelques-uns des ingrédients de ce renversement. Que ce soit à Chambéry, Foix, ou à Murs dans le Vaucluse, la relance du carnaval connaît un franc succès. Un effort particulier est mené auprès des plus jeunes pour les inciter à devenir les animateurs des futurs carnivals. Les maisons des jeunes renouent avec une conception plus populaire de la fête en abandonnant les chars et en mettant l'accent sur la participation de tous. La préparation du carnaval est prétexte à de multiples rencontres au sein des quartiers. [...]

Carnivals en France, hier et aujourd'hui, Béatrice de Villaines, Guillaume d'Andlau (Editions Fleurus)

4. Les principaux traits du rite carnavalesque

Les Masques

Dans l'Antiquité, les faux visages ont une double vocation funéraire et théâtrale. En traversant les siècles et les civilisations, le masque a souvent perdu ces fonctions, mais il a toujours partie liée avec l'insolite et la métamorphose de l'univers coutumier. Se masquer est sans nul doute un des premiers rites de carnaval.

Les pouvoirs du masque se cachent et se révèlent

Le masque, par opposition au visage, est figé, ce qui lui donne un caractère intemporel permettant à celui qui le porte d'entrer en communication avec l'autre monde. [...]

Maquillage. Le masque pouvait se limiter à un simple barbouillage à la suie incarnant les puissances des ténébres, ou évoquant la faible lueur de la nouvelle lune. Aujourd'hui encore, la Lune et le Soleil prennent visage dans nos fêtes. Les maquil-

lages, parfois liés au personnage de Pierrot, sont souvent doubles, larmes et sourire.

Masque et dérision. Iconoclastes, les masques sont de plus en plus investis d'un pouvoir de dérision. En caoutchouc, recouvrant toute la tête et non plus seulement le visage, ils sont saisissants de vérité ! Ils peuvent représenter un personnage politique, national ou local, ou un notable dont les défauts sont caricaturés : on prend les traits de celui dont l'autorité pèse et qu'on voudrait fléchir.

Masque et miroir. Les masques peuvent aussi n'avoir qu'un rôle purement esthétique. Pourtant, le masque conserve son pouvoir ambigu de dissimulation et de révélation. Il reste fascinant dans la mesure où, par son caractère intemporel et l'absence de distinction sexuelle, il concède à celui qui le porte une dimension surnaturelle. [...]

Le masque permet de voir sans être vu, il préserve l'anonymat et donne l'impunité. Si durant ces quelques jours tout est permis — excès, chahut, satire politique, religieuse ou sociale — il est de la plus haute importance de ne pas être reconnu, surtout quand la liberté d'opinion est quasi inexistante.

Le masque de carnaval conduit ainsi paradoxalement à faire tomber le masque social. Il fait éclater au grand jour la vérité d'un individu ou d'un groupe. [...]

Bien souvent, le travestissement s'ajoute au masque, et c'est le corps tout entier qui est transfiguré, métamorphosé. Pourtant, même si le travesti joue un personnage, masque sa voix, met tout en œuvre pour ne pas être reconnu le but final de la mascarade est qu'il soit identifié et que tombent les masques à la fin du jeu.

Les défilés de chars

Qu'ils rassemblent des géants, des grosses têtes, des bandes rivales, ou des chars allégoriques, les défilés de carnaval mettent l'accent sur l'espace collectif de la cité et sur sa valeur symbolique. Le parcours n'est pas fortuit. Il s'achève généralement sur la grand-place devant la mairie, au cœur de la ville. [...]

En Europe septentrionale, en particulier en Allemagne, on rencontre thèmes populaires comme la *Nef des Fous*. La *Roue de la Fortune* montre une grande roue tournée par la figure allégorique de la Fortune, du Destin ou du Hasard, précipitant à terre les riches, les hauts responsables et tous ceux qui ont réussi socialement, illustrant les thèmes privilégiés en carnaval : la vanité des honneurs, le renversement social et les aléas de la condition humaine.

En France. [...] Il était d'usage que des délégations accueillent solennellement les personnages importants (rois, évêques ou ambassadeurs) et les conduisent en processions jusqu'à l'hôtel de ville ou la cathédrale. Les carrefours, les fontaines ou les ponts qui balisaient le parcours étaient magnifiquement décorés : scènes allégoriques ou de la vie quotidienne, éventuellement allusions à l'actualité...

Il s'agissait de sacraliser l'espace urbain, de se réapproprié les points stratégiques de la cité, tout en honorant ses visiteurs par un grand spectacle montrant ce dont étaient capables les habitants du lieu. Parfois ces décors étaient construits sur des chars et pouvaient se déplacer.

Le défilé, un spectacle ambulante. Les chars décorés peuvent être comparés à des tréteaux de théâtre ambulante. Au Moyen-Âge, à la Renaissance, et longtemps encore, les représentations de rue occupaient une place prépondérante dans les fêtes et les foires avec la participation enthousiaste des spectateurs. [...]

Les quêtes

Autrefois, toutes les provisions nécessaires au banquet étaient collectées par les bandes de masques. Ils faisaient la tournée des maisons et, en cas de refus, proféraient des malédictions à l'encontre des avarés. Les personnes sollicitées évitaient de s'attirer la fureur des masques car ils représentaient les âmes des morts, voire les démons. On cherchait plutôt à se concilier leur bienveillance et surtout à se débarrasser d'eux par des dons généreux. La fête est toujours un appel à la prodigalité, à la profusion, à la surabondance. Depuis la fin du XIX^e siècle, les quêtes sont en général faites au profit d'associations de bienfaisance et pour couvrir en partie les frais de carnaval. [...]

Le règne de la nourriture et le triomphe du gras

Hormis le dimanche, la viande et les gâteaux sont proscrits en carême, le beurre et les œufs limités. A l'inverse, le carnaval est le triomphe du gras. Le cochon sous toutes ses formes y occupe la première place comme en témoigne l'œuvre de Rabelais. Son récit abonde en allusions au lard, à l'andouille ou à l'animal dans son entier, qui devient ainsi une véritable allégorie de Mardi gras.

Le cochon est à la place d'honneur des festins de carnaval. Réputé pour sa goinfrerie, sa voracité, il représente l'appétit charnel : la gourmandise et la luxure. Dans les campagnes, tuer le cochon donnait lieu à une véritable fête qu'on appelait la Saint-Cochon ou la Saint Boudin. Il jouait un grand rôle dans la vie quotidienne des paysans, car sa viande se prête à de multiples préparations, des andouilles au boudin, et se conserve facilement. Tout est utilisable dans le cochon ; le lard, le sang, la tête, les poils et la peau... Il était donc à la fois vénéré et sacrifié tout entier au dieu « Gras ». Même sa vessie devient l'un des attributs du fou, prend part au contrôle des souffles, et sert parfois de fouet.

Le banquet. La description de banquets, comme celui du Mardi gras précipitant la naissance de Gargantua (sa mère Gargamelle a avalé trop de tripes !), marque l'apothéose de la consommation de chair. Les festins clôturent ou couronnent le carnaval avant les privations de carême : ils consacrent l'unité de la communauté dans une même ferveur du palais et célèbrent le triomphe de la vie sur la mort. [...]

La licence sexuelle

Le travesti est une figure fréquente du carnaval. Dans ces fêtes jadis essentiellement masculines, les hommes se paraient et s'emparaient des attributs féminins, affichant des caractères sexuels outranciers. La figure de l'homme enceint était communément répandue : arborées par des hommes à la veille du printemps, les caractéristiques féminines sont un appel à la fécondité. Le travestissement permet la levée des tabous, la transgression des secrets de la nature : les parodies d'accouchement sont fréquentes. Les rituels orgiaques de l'Antiquité avaient pour but de libérer les pulsions refoulées le reste de l'année pour mieux réactiver l'énergie vitale, et mettre l'humanité au diapason de la nature tout entière. Si une certaine ivresse reste bienvenue dans les carnivals d'aujourd'hui, seule la grivoiserie, voire l'obscénité, rappelle les excès sexuels de jadis. [...]

Le monde à l'envers

L'enfant devient roi, l'homme devient femme, et réciproquement. Autrefois, l'esclave devenait le maître. Pour un jour, chacun peut réaliser ses rêves et devenir ce qu'il ne sera sans doute jamais dans la réalité. Les figures habituellement marginalisées et tenues à l'écart de la communauté, comme le mendiant, l'idiot ou le fou, sont exaltées.

Même si les responsables religieux ne lui donnaient pas toujours leur assentiment, le carnaval est né en contexte chrétien. A la veille du carême, il fait déjà régner l'humilité, rejoignant à sa façon la prière du Magnificat : « Il renverse les puissants de leur trône, il élève les humbles. » Le carnaval fait réfléchir sur la vanité des honneurs, des distinctions sociales, révèle l'écart entre les apparences et l'être. L'habit fait le moine au carnaval, pour mieux démontrer qu'il ne le fait pas nécessairement dans la réalité. Le déguisement con-

fère à celui qui le revêt une dignité, une supériorité, mais toute dérisoire puisque feinte et plus éphémère encore que dans la réalité. En renversant la hiérarchie, le déguisement dénonce le fossé entre la fonction sociale et l'homme qui en est investi dans la vie courante, proclame l'égalité entre tous.

Comme le masque le déguisement est instrument satirique : les plus humbles de la communauté parodient les plus grands, souvent sans pitié. Dans tous les carnivals, on rencontre des faux prélats et des faux représentants du pouvoir politique, mettant ainsi l'accent sur le caractère dérisoire des honneurs attribués à ces charges et sur le jeu social qui en découle. Pour être pape ou ministre, ils n'en sont pas moins hommes. [...]

Les combats

Facteurs de cohésion sociale, les jeux permettent à la fois l'affrontement et l'unification des groupes de la communauté. Par des batailles individuelles ou des jeux de ballon délimitant des camps, les jeunes conquièrent symboliquement l'espace urbain.

Ces jeux opposent en général deux groupes sociaux bien distincts, par exemple les célibataires et les hommes mariés. C'est là une constante du carnaval qui encourage la confrontation entre les diverses composantes de la société : les jeunes et les vieux, les pauvres et les riches, les hommes et les femmes ou, plus rarement, deux cités voisines. [...] Simulacres de violence, ces combats libèrent les conflits latents ou les tensions refoulées tout au long de l'année, et renforcent en même temps la cohésion sociale en montrant la nécessité d'une vie communautaire pacifique : la violence est mimée pour être mieux détournée.

[...] Dans son livre *Le Carnaval de Romans*, Emmanuel Le Roy Ladurie développe l'idée que le carnaval et ses affrontements sont porteurs d'une force quasi « révolutionnaire » : l'action satirique engage l'avenir, appelle à des transformations, à un renouveau. Le carnaval est une « initiation virile et dangereuse des jeunes mâles », un temps de guerre symbolique. Par opposition, le carême est un temps de trêve : au Moyen Age, il était interdit de se livrer à un *carnage* (de *carne*, la viande), c'est-à-dire de s'attaquer à la chair sous toutes ses formes.

Si effectivement en 1580, la petite ville de

Romans vit son carnaval dégénérer en émeute [...], la révolution n'est pas l'apanage du carnaval, ludique par nature. Une révolution veut permettre l'avènement d'un monde meilleur en rompant avec le passé. Le carnaval ne fait pas table rase du passé, même s'il prend du recul avec l'ordre social quotidien et institue un temps hors du temps. Il tente de purifier la communauté de ses vices, de lui faire prendre conscience de ses erreurs par des railleries, parfois acerbes. Son but est de faire évoluer la société et non de la détruire pour en édifier une autre radicalement différente.

La critique sociale du carnaval est de l'ordre de la satire : ses éléments parodiques et son ironie parfois virulente restent du domaine du jeu, ce qui n'exclut pas son efficacité. Toutefois, parce qu'il permet une certaine licence, les autorités ont craint les débordements et ont cherché à les canaliser. Cela à toutes les époques, et quel que soit le pouvoir.

Un combat symbolique aux dimensions cosmiques. Le combat de carnaval peut s'exprimer à travers la commémoration d'un drame historique. Par exemple à Gignac près de Montpellier, l'homme sauvage pourchassé prend les traits d'un Sarrasin, rappelant la lutte des chrétiens contre les Maures entre le XI^e et le XII^e siècle. Derrière ces affrontements socio-historiques, on peut reconnaître les forces opposées régissant l'univers : le jour succédant à la nuit, le soleil à la lune, le printemps à l'hiver, le carême au carnaval. C'est pourquoi les combattants sont souvent revêtus de déguisements ou de masques aux couleurs symboliques et contraires, le plus souvent blanc et noir.

Parfois, ce n'est pas tant le choc des contraires qui est recherché que l'indifférenciation, l'uniformité. A Cournonterral, les *paillasses* ont pour mission de recouvrir le camp adverse — les blancs, les filles, ou tout simplement la foule — de lie de vin : tous doivent se purifier, paradoxalement en se salissant, revenir à la fusion originelle. Et

ce bien sûr afin de mieux retrouver, après le carnaval, l'identité propre de chacun. Dans d'autres lieux, la foule est recouverte de confettis, de son ou de farine. Peu importe la matière, l'important est que tous se retrouvent ensevelis sous la même substance. [...]

Le sacrifice

Le mannequin : un rôle de bouc émissaire. Il arrive en grande pompe au début du carnaval, il est intronisé roi de la fête, il parcourt la ville entière préside toutes les manifestations. Les festivités culminent le Mardi gras, ou le matin du mercredi des Cendres, avec les adieux du Bonhomme Carnaval à la cité, et la procession qui le mène jusqu'au bûcher.

Avant de subir le châtement suprême au nom de toute la population, certains mannequins sont *bernés* comme saint Pansard passé à la couverture à Trélon [...]. Certains rapprochent ce geste de celui des paysans battant la gerbe pour séparer la tige du grain et le vannant pour laisser le vent emporter la balle. D'autres voient dans la trajectoire verticale du mannequin berné, une médiation entre le bas et le haut, entre le ciel et la terre.

La signification du sacrifice. La disparition de carnaval s'accompagne de larmes et de chants d'adieu car la fête est finie, et il faut retrouver le quotidien. Mais si Carnaval meurt, c'est aussi pour mieux revenir l'année suivante. C'est pourquoi les gens poussent en même temps des cris de joie et dansent autour du bûcher jusqu'à ce que le mannequin soit réduit en cendres.

Les mannequins [...] sont souvent bourrés de paille, végétation morte, signe hivernal. Les cendres sont dispersées dans la mer — comme à Equihen au nord de la France — ou bien utilisées comme engrais ou comme médecine. [...]

Carnavals en France, hier et aujourd'hui, Béatrice de Villaines, Guillaume d'Andlau (Editions Fleurus)